Méditations et Souvenirs d'un Prisonnier

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Les Théories Anarchistes, 1913. Un volume, 340 pages, chez Giard et Brière.

Barbarie Allemande et Barbarie Universelle, 1921. Un volume, 230 pages, à *l'Idée Libre*.

En collaboration avec ALFRED NAQUET, ancien sénateur :

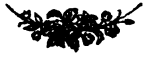
Socialisme, Anarchisme et Révolution, 1910. Un volume, 96 pages, à *la Société Nouvelle*, Paris.

André LORULOT

MÉDITATIONS
ET
SOUVENIRS D'UN PRISONNIER

Avec Illustrations de Petit-Strix

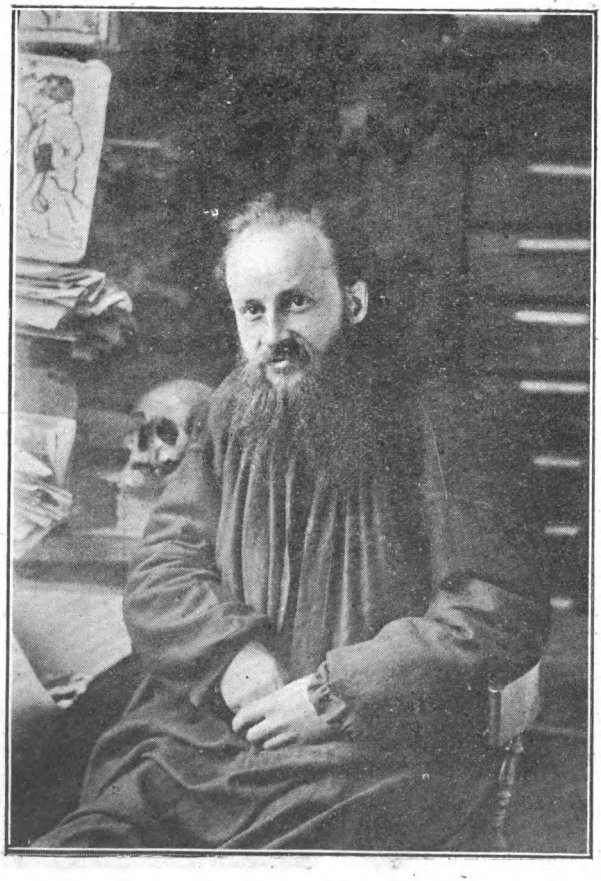
et deux Portraits de l'Auteur



EDITION DE LA REVUE L'IDÉE LIBRE
(BUREAUX : A CONFLANS-HONORINE, SEINE ET OISE)

1921

Lebad.s

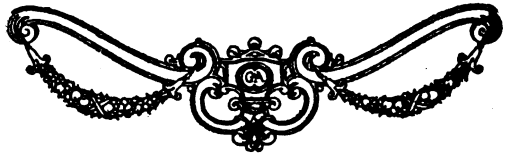


André LORULOT (Conflans, *avril 1921*)

1294894-190

A MA CHERE COMPAGNE JANE
ET A TOUS CEUX QUI M'ONT SOUTENU
DE LEUR AFFECTION
AU COURS DES PENIBLES EPREUVES
QUE J'AI TRAVERSEES,
JE DEDIE CE LIVRE AVEC RECONNAISSANCE.

A. L.



AVANT-PROPOS

Les déboires et les épreuves d'un individu sont peu de chose et je ne livrerais pas ces notes à la publicité, si je n'avais l'espoir qu'elles peuvent être, en un certain sens, utiles à la cause que j'essaie de servir.

Ceci est un document vécu, trop vécu, pourrai-je dire. Je n'ai pas voulu apporter de changements à ces pages, écrites dans la tristesse de l'incarcération. Elles sont donc empreintes d'un état d'esprit particulier, qui n'est pas celui de l'homme normal, sans doute ; mais qui contribuera à faire mieux saisir au lecteur la laideur de la vie pénitentiaire. Je me borne à ajouter quelques notes, indépendantes du texte.

Dans un autre ouvrage (1), j'ai étudié plus longuement le problème de la criminalité et de la répression, j'ai montré l'origine sociale de tous les actes anti-humains, l'irresponsabilité (sociale ou pathologique) du criminel et la malfaisance des pénalités et des châtiments actuels. Je n'y reviendrai donc pas ici et je laisserai à ces feuillets, noircis au jour le jour dans ma cellule, le caractère qui leur est propre.

(1) *Essai de Criminologie Sociale.* (Un volume à paraître.

LIVRE I

PÉRIPÉTIES...

Tu supportes des injustices ? Console-toi, le vrai malheur est d'en faire.

DÉMOPHILE

Et vous serez haïs de tous à cause de mon nom ; mais celui qui persévèrera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé.

Evangile selon Mathieu, X.

Me voici donc, à nouveau, entre les murs d'une prison...

Après huit jours d'incertitude, je viens d'apprendre la nature des délits qui me sont imputés : « Manœuvres contre la sûreté de l'Etat. »

En temps de guerre — nous sommes en janvier 1915 — une telle accusation est assez inquiétante. « On devrait vous fusiller ! » m'a dit un chaouch, qui ne connaît d'ailleurs pas le premier mot de mon affaire. Le moment est mal choisi

évidemment pour faire de l'antimilitarisme, ou même simplement du pacifisme. La folie chauvine atteint son maximum d'intensité et l'on n'admet pas les notes discordantes...

Le Fort Saint-Nicolas — où je suis actuellement logé — est la prison militaire de Marseille. Ce n'est pas une prison cellulaire, les détenus militaires étant, du reste, rarement soumis au régime de l'isolement. Ils passent leur temps en commun dans un grand local qui sert également de dortoir.

Quand je suis arrivé ici, on m'a envoyé avec les autres détenus. J'avais déjà lié conversation avec plusieurs d'entre eux — on a vite fait connaissance en ces lieux — et je m'intéressais au récit de leurs mésaventures...

Un brave paysan ardéchois venait de récolter un an de prison pour mutilation volontaire, s'étant tranché un pouce afin d'éviter la caserne. Il racontait l'audience à un groupe de curieux.

Un autre paysan, quarante ans environ, semble s'émouvoir quand je déclare connaître son pays natal : la Corrèze. Son regard s'allume un instant et il me fait ses confidences, bien tristes. Il passera bientôt devant le Conseil de guerre pour avoir répondu grossièrement, étant un peu « éméché », à un gradé qui l'houspillait. La semaine précédente, la nouvelle de la mort de sa femme lui est parvenue et il se tourmente sur le sort des trois petits orphelins qui sont là-bas...

Mon interlocuteur me montre un Turco, également en prévention de Conseil de Guerre, accusé d'avoir coupé et mangé les oreilles d'un Allemand. Ces atrocités ne sont pas rares, me dit-on. Les enfants du Désert craindraient que les morts se remettent sur pieds s'ils n'avaient la prudence de leur trancher la tête. Quelquefois, ils poussent la précaution jusqu'à l'emporter dans leur musette.

Tout cela prouve, hélas, que la barbarie n'est monopolisée par aucun des peuples en présence !

Le Fort Saint-Nicolas contient une population très hétéroclite. Des militaires et des civils, des femmes et des enfants, des noirs et des blancs. Les uns ont frappé ou injurié leurs supérieurs. D'autres sont déserteurs ou insoumis. Suspects et espions sont également nombreux. Dans un quartier spécial, il y a des femmes allemandes ; on les aperçoit se promenant avec leurs enfants sur les remparts du fort, surveillées par des factionnaires armés. Enfin, plusieurs centaines de soldats allemands prisonniers sont logés dans un autre compartiment du Fort. Je viens d'en voir passer une troupe nombreuse. Couverts de boue, la face amaigrie et sale, la barbe hirsute, ils sont vraiment pitoyables.

J'écoute tous les récits, je recueille toutes les confidences et toutes les récriminations. La psychologie d'un tel milieu mérite d'être étudiée. Mais deux gradés m'appellent... pour me dire qu'ils ont reçu l'ordre de me mettre en cellule.

Mon contact est en effet jugé pernicieux pour le moral des autres détenus. C'est dans le but de les préserver de mes propos et de mes théories qu'on m'a conduit dans ce réduit étroit et obscur...

***

Les seules cellules qui existent au Fort sont ordinairement affectées aux détenus punis. Ce sont des cellules *de correction*, que les prisonniers appellent, dans leur langage spécial, le *mitard*.

C'est assez dire que mon domicile manque de confortable.

Imaginez une petite cellule, large d'un mètre environ et longue de deux mètres cinquante. Un « bas-flanc » en briques occupe la plus grande partie du réduit. C'est à peine s'il reste entre le mur et la bas-flanc la place nécessaire au passage. Une paillasse anémique, contenant trois poignées de paille tellement ancienne qu'elle s'éparpille en fine poussière. Une couverture grise — et mince ! — Une gamelle en fer blanc. Dans un coin, un baquet pestilentiel.

La clarté pénètre tant bien que mal par un étroit soupirail que le chaouch ouvre ou ferme, du dehors, quand ça lui plaît.

Nous sommes au début de février et la température est très rigoureuse. Quand on m'arrêta, à Menton, il tombait de la neige. C'est également avec la neige que je suis arrivé à Nice. Et dans le train qui m'emportait, avec les gendarmes dont j'étais escorté, j'ai vu la Côte d'Azur se couvrir toute entière d'un blanc et lugubre manteau.

TETE DE CHAOUCH

(Bois gravé par PETIT-STRIX)

Le Fort est un bâtiment vieux, laid et inhabitable. Il est situé sur la hauteur qui domine, à gauche, l'entrée du Vieux Port de Marseille et qui fait face, par conséquent, à la vieille ville. De là-haut, le coup d'œil embrasse un panorama vaste. A droite, le fouillis des maisons sur lesquelles tranchent le hall de la gare Saint-Charles et la façade du Palais Longchamps. En bas, le Vieux Port, rempli de navires de petites dimensions ; sur les quais, grouille une population nombreuse. En face, les taudis du vieux Marseille exhibent la léprosité de leurs murs. Et à gauche, c'est la pleine mer, d'où arrive un vent brutal et froid.

Comme nous sommes tout près de la mer, le *Mistral* nous réserve la plus grande partie de ses faveurs. Nos cellules sont de véritables glacières. Jamais on n'y fait de feu, elles sont d'ailleurs privées de cheminées. De plus, le sol est cimenté et les cellules sont adossées aux remparts du fort, ce qui les rend très humides.

Roulé dans mon pardessus et ma couverture, je suis incapable de me réchauffer.

Ni chaise, ni table, ni draps, ni serviettes...

Ma seule ressource est de rester allongé toute la journée — interminable — sur ma paillasse. Le matin, je fais une promenade d'un quart d'heure, dans une petite cour, en compagnie d'une dizaine de « punis » qui occupent les cellules voisines. Nous marchons les uns derrière les autres, en silence, sous les yeux d'un sergent.

Quant à la nourriture, elle est composée presque exclusivement de haricots, dont l'antiquité n'est pas douteuse.

Pour achever la description, mentionnons la présence d'innombrables rongeurs. Chaque soir, je cache mon pain sous ma paillasse pour le soustraire aux dents avides de ces compagnons nocturnes.

***

Voilà environ un mois que j'habite cet affreux cachot. J'attends toujours d'être interrogé pour connaître enfin les motifs exacts de mon incarcération. Mais la Justice ne se presse guère.

Malgré mon état de santé très précaire, on refuse de m'admettre à l'infirmerie, sous prétexte que mon ami et co-inculpé Léon Pr. s'y trouve déjà. « Nous avons reçu des ordres pour vous maintenir dans un isolement rigoureux. » Et je réintègre l'appareil frigorifique qui me sert d'habitation.

Depuis un mois, je suis privé de toutes nouvelles. Il ne m'a pas encore été possible de faire usage de mon argent, séquestré par le Conseil de Guerre ; je suis donc privé de cantine. Je me consolerais volontiers de ne pouvoir améliorer mon maigre ordinaire, si je pouvais écrire à ma compagne, à ma mère, à mes amis... Mais je manque de tout. Pour écrire une lettre, il m'a fallu réclamer huit jours de suite et me plaindre amèrement. On a fini par me donner une feuille de papier et une enveloppe et par me prêter un crayon. Immédiatement, j'ai avisé ma compagne de mon arrestation, car elle doit l'ignorer. En effet, j'ai été arrêté hors de mon domicile, effectuant un petit voyage qui devait prendre fin le

lendemain. Son inquiétude doit être vive en ne me voyant pas revenir. Comment peut-elle expliquer un silence et une absence qui se prolongent plusieurs semaines ?

Ma lettre est partie. J'attends une réponse, par un courrier prochain. Mais les jours s'écoulent et rien ne vient. Ont-ils envoyé ma lettre ? Ont-ils intercepté la réponse ? Mon esprit s'épuise en hypothèses vaines et obsédantes.

Les jours, les semaines ont passé et le silence qui m'environne est toujours aussi grand. Il ne m'est plus possible d'en douter : on me tient au secret.

Mon énervement et ma colère s'exaspèrent. Je ne me résignerai certainement pas à supporter un tel régime, j'emploierai tous les moyens pour me faire rendre justice. Tous les moyens ? J'en ai bien peu à ma disposition... Que puis-je faire, sinon recourir à l'arme classique du prisonnier : la grève de la faim ?

J'ai tout examiné, tout supputé, tout prévu. J'envisage avec sang-froid les souffrances que cette lutte ne peut manquer d'apporter. Quoi qu'il advienne, peu importe, j'ai trop attendu, j'ai trop souffert.

Avant de mettre mon projet à exécution, j'écris une fois de plus au Commissaire du Gouvernement. Je lui dis, en substance : « Si, d'ici huit jours, je n'ai pas obtenu le droit d'écrire à ma mère et à ma compagne, ainsi que le droit de disposer de mon argent, je refuserai, quoi qu'il

puisse arriver et quoi que vous puissiez faire, de prendre la moindre nourriture. J'aurai assez d'énergie morale pour exécuter mon dessein et pour vous contraindre à prendre une décision...! »

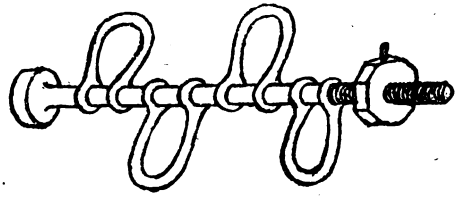
Je ne me leurre pas ; on emploiera la brutalité. C'est l'usage. N'ai-je pas vu l'autre jour traîner un prisonnier au cachot ? Il se débattait de toutes ses forces et poussait des hurlements furieux. A ce moment, l'Agent principal de la prison est venu donner un ordre au sergent qui surveillait notre promenade. « Préparez la ferraille, tout de suite. » Et comme il avait déjà fait quelques pas pour s'éloigner, il revint : « Surtout, n'oubliez pas les menottes. »

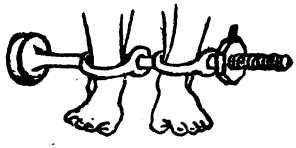
(J'ai vu ces odieux instruments de torture. J'en ai même conservé un croquis, dû au crayon d'un de mes compagnons de captivité, avec lequel je suis demeuré en excellents termes. Ce sont des fers pour serrer les jambes du patient et d'énormes menottes pour écraser ses poignets. On voit qu'il n'est pas nécessaire d'aller dans les bagnes d'Afrique pour trouver des vestiges de barbarie.)

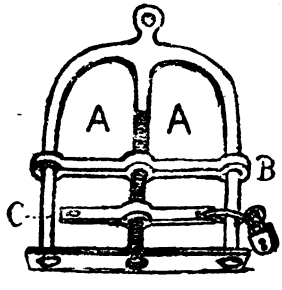
Les malheureux qui subissent ces mauvais traitements n'ont généralement pas commis de graves fautes. Pour m'en convaincre, il me suffit de jeter les yeux sur les fiches apposées devant chaque cellule de punition.

« Refus de participer à une corvée, huit jours. »

« Réponse insolente à un sous-officier, quinze jours. »







LES FERS DU FORT SAINT-NICOLAS

Les deux croquis du haut représentent les fers doubles pour les pieds.

L'appareil du bas est destiné aux mains. — **A** indique la place des poignets ; **B** représente la barre de fer qui sert à comprimer les poignets, au moyen de la vis **C**.

Croquis relevé par L. B.

« Bruit dans la chambrée à huit heures du soir, cinq jours. »

« Mauvaise volonté à laver son linge, huit jours. »

Ce sont presque toujours des motifs de cette gravité. L'un d'eux m'a amusé : « Avoir frappé un co-détenu sans motif sérieux, huit jours. » S'il avait battu son co-détenu *avec un motif*, il n'eût donc pas été puni ? Mais qui appréciera la valeur des motifs ?«

J'ai envoyé ma lettre au Commissaire du Gouvernement. J'attends... sans grand espoir.

***

Le lendemain matin, l'Agent Principal entre dans ma cellule. Sur un ton assez affable, il me harangue.

« Faire la grève de la faim, en ce moment, c'est bien aléatoire... On vous nourrira de force ; au dehors, nul ne connaîtra votre tentative. N'oubliez pas, en effet, que la presse n'est pas libre. Vous aurez donc souffert pour rien... »

« Pour la correspondance et l'argent, ça ne me regarde pas. Ecrivez au Conseil de Guerre. Quant au régime, il est bien difficile de l'améliorer... Nous manquons de tout ! »

Mais je suis fatigué d'écrire et de réclamer ! On ne me répond jamais, et il y a un mois passé que ça dure !

Geste évasif du gradé. « Je ne peux rien y faire... »

J'ai néanmoins obtenu quelques améliorations. On me donne une paillasse un peu plus rebondie et une sorte de sac en toile, qui fait l'office de draps. Je peux donc maintenant me déshabiller pour me mettre au lit, véritable volupté ! Le chef m'a également invité à aller choisir quelques livres de sa bibliothèque, bien peu intéressante, hélas ! Mais je n'abandonne pas ma principale revendication — le droit de correspondre avec les miens — et je suis bien résolu à ne pas désarmer. Pour qu'il ne se fasse aucune illusion à ce sujet, j'écris de nouveau au Commissaire du Gouvernement et je lui déclare que mes intentions ne varient pas.

Je compte les jours qui me séparent de la fin de l'ultimatum. Encore quatre...

Un soir, je suis couché ; l'énorme serrure de ma porte fonctionne avec fracas. Je me dresse ; c'est encore l'Agent Principal, accompagné comme toujours de deux sergents.

« Eh bien, vous êtes mieux ? Patience... Je n'ai pas le droit de vous le dire, mais je sais que vous allez bientôt être transféré à Paris. Attendez donc... »

... On va me transférer à Paris ? Pourquoi ? Toute la nuit, j'ai réfléchi à la situation.

Peut-être a-t-on arrêté des « complices » à Paris et veut-on joindre mon affaire à la leur ?

André LORULOT (Le Havre, *mars 1920*)

Cela aggravera-t-il mon cas ? Il m'est bien difficile de le savoir, n'ayant jamais été interrogé et ignorant toujours les bases réelles de l'accusation.

Enfin, peut-être serai-je un peu mieux traité là-bas ? Peut-être pourrai-je écrire ? Tout vaut mieux que la prolongation de ce martyre qui dure depuis bientôt quarante jours.

***

... Le train m'emporte vers Lyon. Les gendarmes mangent, boivent ou fument. Par la portière, mon regard de prisonnier caresse les amandiers qui fleurissent et la campagne dont le réveil est prochain.

Avignon et le palais des Papes. De l'autre côté du Rhône, le moyennâgeux château de Villeneuve-lez-Avignon. Orange et son antique théâtre. Des champs interminables et déserts. Des villages peuplés seulement par quelques femmes, quelques enfants et les territoriaux qui gardent les voies. On croise des trains bondés de soldats qui vont s'embarquer à Marseille pour l'Orient... et pour la tuerie. Valence, Saint-Vallier, Vienne, villes souvent visitées, panoramas aimés, tout cela défile devant moi... m'inspirant aujourd'hui des pensées sombres.

Lyon. La prison militaire est une chose abominable. Celle de Marseille laissait à désirer, je l'ai dit. Mais celle-ci est indescriptible.

On ne me donne pas même de paillasse. Toute la nuit, j'ai grelotté sur trois poignées de paille, remplie de vermine, dans une cellule d'une saleté repoussante. En plein jour, ce tombeau ne reçoit qu'un léger rayon de lumière, filtrant par une ouverture — grillagée — de dix centimètres carrés. En plein midi, il y fait nuit.

Le souvenir des deux journées passées dans ce sépulcre me fait encore frissonner.

***

Après un pénible voyage nocturne, me voici au Cherche-Midi. Dans une grande cour, plusieurs centaines de prisonniers vont et viennent. Artillerie, infanterie, génie, zouaves, toutes les armes sont représentées. Il y a aussi un certain nombre de civils.

Ma tête et mes idées n'ont pas eu l'honneur de plaire à l'Agent principal. « Vous avez de la chance de ne pas rester ici ; je vous aurais dressé ! » a-t-il rugi, parce que je n'acceptais pas ses rodomontades et ses insultes avec une docilité assez grande. Fort heureusement, mon séjour ici fut très court.

Le régime du Cherche-Midi est identique à celui des autres prisons militaires. On couche par terre sur une paillasse crasseuse. Et comme la population actuelle est beaucoup trop nombreuse on entasse trois ou quatre prisonniers dans des cellules faites pour en loger un seul.

Chaque matin, les cinq ou six cents prisonniers du Cherche-Midi descendent du deuxième ou troisième étage pour aller vider leur vase de nuit dans la cour. Le spectacle de cette procession de porteurs de pots de chambre était assez comique. Par contre, cela manquait sûrement d'hygiène.

***

C'est le capitaine Bouchardon qui est chargé de l'instruction de mon affaire. A peine suis-je entré dans son cabinet qu'il me tend un paquet de lettres.

Quel bonheur ! C'est ma compagne, ma mère, des amis fidèles qui m'écrivent. Leurs lettres manifestent une compréhensible inquiétude. « C'est la sixième fois que je t'écris sans recevoir de réponse, » me dit ma chère Jane.

On me transfère à la Santé. Ce n'est pas un Eden, évidemment, mais j'avoue avec franchise qu'au cours des longues et mortelles heures que j'y ai vécues, il ne m'est jamais arrivé de regretter, ni le Cherche-Midi, ni le Fort Saint-Nicolas, ni — surtout — l'infecte prison de Lyon.

***

Il n'entre pas dans mes vues d'écrire ici des « Mémoires » détaillés. Il y aurait trop à dire et cela n'intéresserait peut-être pas beaucoup. C'est avant tout de la prison que je veux parler et non de mes mésaventures personnelles.

Résumons donc ce qui me concerne. Je suis impliqué dans une affaire de propagande contre la guerre. Des « factums » critiquant l'action du gouvernement et demandant la paix immédiate ont été répandus. L'auteur de ces pamphlets s'élève contre les machinations gouvernementales et cléricales et montre que l'Allemagne n'a pas tous les torts... L'ensemble est peu violent et en temps ordinaire ces manifestes n'eussent été l'objet d'aucune poursuite judiciaire.

Mais nous sommes en temps de guerre et le gouvernement ne veut à aucun prix laisser discuter ses actes.

Or, ces « factums » ont été — à ce qu'il paraît — rédigés et répandus par des personnes de ma connaissance. Je recevais l'hospitalité de l'une d'elles, à la campagne, et j'entretenais avec l'autre une correspondance assez suivie. Il n'en fallait pas plus pour m'englober dans l'affaire ! En réalité, je n'y suis pourtant pour rien...

Je suis loin de blâmer mes co-inculpés, cela va sans dire ! Ils ont fait preuve d'un incontestable courage. Si j'avais participé à leur action, je prendrais bien volontiers ma part de responsabilité...

La Justice est soupçonneuse. Elle n'abandonne pas volontiers une piste. Aucune preuve n'a pu être produite contre moi et cependant... je suis maintenu en prison (1). Je suis ce qu'on appelle un militant d'avant-garde, j'ai un long passé de lutte sociale, il n'est donc pas possible que je sois innocent ! Ainsi raisonnent mes juges. A ma place, toute autre personne eût été libérée au bout d'une semaine ; triste privilège que le mien ! Non seulement ma demande de mise en liberté provisoire a été rejetée, mais l'on refuse absolument, malgré l'aimable intervention de

(1) Je devais rester 183 jours avant d'obtenir le non-lieu qui s'imposait dès le premier jour ! Et l'on ne m'a rendu la liberté que pour m'imposer l'exil, le séjour de mon domicile parisien m'ayant été interdit, d'une façon complètement arbitraire. Cet exil a duré plus de QUATRE ANS !

mon ami Alfred Naquet, l'ancien sénateur, qui harcèle Galliéni, — gouverneur militaire de Paris — afin de me faire bénéficier du régime politique.

Cependant, le délit qu'on me reproche — à tort — est bien un délit de presse !

En désespoir de cause, les magistrats capitaines-instructeurs se sont livrés à un épluchage consciencieux de ma correspondance.

Ils l'ont fait avec un esprit assez partial, et assez tendancieux, pour que j'en veuille donner quelques preuves.

— Vous avez écrit à l'un de vos amis, le soldat D..., une lettre dans laquelle je relève la phrase suivante : « Dire que la race germanique est incapable d'évoluer, c'est répéter un cliché idiot. » (1)

(1) Mon correspondant D. (qui a d'ailleurs très mal tourné depuis !) avait publié des « Impressions » dans un journal syndicaliste quotidien. Il décrivait un défilé de prisonniers allemands, aux faces « inévoluables » et faisait siens quelques-uns des clichés les plus plats de la presse revancharde. Je m'étais simplement permis de lui écrire pourquoi je n'étais pas de son avis.

— Parfaitement, Monsieur le rapporteur ! J'ai dit cela, parce que j'estime que toutes les races sont susceptibles d'évoluer et de progresser — même les plus inférieures, ce qui n'est assurément pas le cas — et parce que je suis irréductible adversaire des haines de races.

Le greffier noircit, bien inutilement, son papier.

Quand il a fini de dicter ma réponse, le capitaine sort une autre lettre.

— Ecrivant à votre ami Léon B..., de Saint-Etienne, vous dites : « Entre l'Allemagne des penseurs, des réformateurs et des philosophes et une France qui serait le jouet des cocardiers et des ignorantins, tu dois penser, mon cher ami, que je n'hésite pas un moment ! » Singulières théories !

— J'ai voulu réagir, en écrivant cette phrase contre le déchaînement stupide de colères aveugles auquel nous assistons. Il est insensé de considérer une nation toute entière comme responsable de quelques-uns de ses membres et rien n'est plus contraire à la vérité que d'insinuer que le peuple allemand n'est composé que de sauvages et de brutes. Un peu d'impartialité et de bonne foi me semblent d'autant plus désirables que le Français lui-même est loin d'être parfait !

— Il n'en est pas moins vrai que vos idées ressemblent beaucoup à celles des *factums* incriminés !

— Si vous emprisonnez tous ceux qui pensent ainsi, vous aurez fort à faire ; surtout si vous vous attaquez à ceux qui se contentent — c'est mon cas — de traduire leur pensée en des lettres particulières et s'abstiennent de toute propagande publique !

L'écriture grasse et inexpressive de greffier couvre des pages et des pages. Et l'interrogatoire se poursuit, monotone et pointilleux.

Je suis allé quatre ou cinq fois à l'instruction. Ce fut toujours pour répondre à des questions de de genre, assez éloignées, on l'avouera, du véritable objet des poursuites. Mai on ne veut pas se décider à abandonner ces dernières. Thémis ne lâche pas si facilement sa proie... et faute d'arguments, on ergote !

En attendant, je suis toujours là et j'évoque, entre ces quatre murs désespérants, la fresque de Raphaël au Vatican : la Justice brandissant son glaive en fermant les yeux. Gare aux têtes !...

LIVRE II

Voyage
autour de ma Cellule

Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société, que moi-même...

J.-J. ROUSSEAU
(Rêveries d'un promeneur solitaire)

Le plus malheureux des hommes est celui qui ne sait pas supporter le malheur.

BIAS

uisque les heures sont longues, puisque la vie est déprimante, reprenons la plume...

Faisons le tour de mon appartement. Ce sera vite fait...

« Ma » cellule est une pièce carrée, — on pourrait même dire cubique, car la hauteur est à peu près équivalente aux deux largeurs, ce qui forme un cube dont les arêtes ont environ trois mètres. Le jour pénètre par une baie vitrée qui s'ouvre légèrement, en tirant sur une tige de fer. Le verre, dépoli, ne permet pas de

voir au dehors. D'ailleurs, le panorama est très limité, ainsi que j'ai pu m'en convaincre en me hissant, au prix de mille difficultés, jusqu à l'ouverture du vasistas. A dix mètres de ma cellule s élève un mur de hauteur respectable qui masque tout horizon. Au pied de ce mur passe le chemin de ronde, agrémenté de quelques brins d herbe surgis entre les pavés. C'est tout. En me penchant bien, je parviens à apercevoir entre les barreaux un petit, un tout petit morceau de ciel, presque toujours gris. Et je me suis fait copieusement... injurier par un gardien qui est survenu au moment précis où j'étais ainsi perché. « Tâchez de ne plus recommencer ! »

Attaché au mur, contre lequel il doit être replié durant la journée, voilà le lit. Pauvre lit ! Il se compose d'une mince paillasse posée sur deux ou trois barres de fer que mes reins maudissent et d'une couverture de bure insuffisante à me préserver du froid, car ce rez-de-chaussée est glacial.

J'ai demandé en vain une couverture supplémentaire. « Elles ont toutes été envoyées sur le front », m'a répondu le médecin.

En face du lit, attachée à l'autre paroi de la cellule, une planche fait office de table et peut également être relevée contre le mur. A côté de la table, un escabeau en bois, solidement fixé au mur, lui aussi, par une chaîne. N'oublions pas la... tinette, placée dans un coin et surmontée par un robinet. Il y a aussi deux planches, formant étagère. Enfin, la porte est percée d'un

guichet servant à la surveillance et au passage des vivres.

Voilà la description fidèle de ma cellule et de son *mobilier*. Les murs sont peints couleur jaune clair et l'éclairage est fourni, depuis la chute de la nuit jusqu'à huit heures du soir, par une poire électrique.

Cela n'est pas encombré, n'est-ce pas ? Il m'est possible de parcourir mon logis en tous sens, d'en faire le tour des centaines et des centaines de fois sans risquer de rien renverser ! Je renonce à exprimer l'impression de vide, de froid, de tristesse, qui se dégage de cette misérable demeure... Elle n'est pourtant pas vide, au sens exact du mot. L'autre jour, je me suis amusé à compter les objets qu'elle contient. (En ces lieux, on passe le temps comme on peut !) Et j'ai été étonné, tant il semble que la pièce soit vide, d'en trouver un nombre relativement grand. J'ai additionné, en effet, *soixante-deux objets*. Dans ce chiffre, figure tout le contenu de ma cellule, depuis les « meubles » que j'énumérai plus haut jusqu'aux plus infimes bibelots autorisés par l'Administration. Mon habillement est compris, bien entendu : bottines, chapeau, pardessus, etc. Et mon encrier, mon porte-plume, le « quart » dans lequel je bois, la cuvette, le peigne, un savon, un faux-col, des mouchoirs, deux ou trois « boules de son » qui s'accumulent (car je n'ai pas gros appétit) et quelques petites provisions. Il y a encore une cuiller en bois, tellement plate qu'elle ne me permet pas même de capturer le prétendu bouillon qu'on m'apporte

chaque matin. J'ai également en ma possession un couteau administratif, peu dangereux, je vous le jure ! Je n'ai pas oublié de compter les trois règlements-pancartes apposés contre le mur, ainsi que le livre de la bibliothèque. J'ai tout noté. Et j'ai trouvé ce total : *ma cellule contient soixante deux objets* !

Je me suis alors demandé à quel chiffre fantastique s'élèverait la nomenclature des objets, bibelots, paperasses, meubles, instruments, habits, etc., etc., qui composent un mobilier ordinaire — fût-il fort simple, voire même pauvre. Ce serait sans doute des milliers d'objets qu'il faudrait compter.

Les gens les plus modestes seraient fort étonnés d'apprendre qu'on peut vivre avec une soixantaine d'objets seulement. Il est vrai qu'il ne faut pas être difficile pour appeler cela « vivre ».

Sur ces objets, je ne possédais, à mon entrée ici, que mes vêtements. On m'a retiré mes bretelles, mon porte-monnaie, mon calepin, etc. Il m'a fallu acheter à la cantine de la prison un peigne, une brosse, un miroir, etc. Et ces vêtements, dernier vestige de ma personnalité d'homme libre, on me les enlèverait si j'étais condamné, pour me vêtir de l'horrible uniforme pénitentiaire. On ferait tomber ma barbe. On raserait mon crâne. On me rendrait méconnaissable. Je ne serais plus Lorulot, je m'appellerais le numéro 435 ou 729.

On se lève le matin à six heures et demie, on se couche à dix-huit heures. Le dimanche, le per-

sonnel s'en va une heure plus tôt et, dès dix-sept heures, alors qu'il fait encore grand jour, on se met au lit. O ces nuits ! Ces nuits agitées, froides, interminables, leur souvenir me poursuivra longtemps, j'en suis sûr !

Sitôt levé, je plie mes couvertures et je ferme mon lit. Je balaie, je fais ma toilette et... je commence à faire le tour de ma cellule. Quand je ne suis pas trop abattu ou trop faible, j'esquisse quelques mouvements des bras et des jambes, qui ont plus ou moins la prétention... d'être de la culture physique. Mais en général, je me sens trop las pour désirer faire autre chose que me promener mollement, avec mes mains

profondément enfoncées dans les poches de mon pardessus, que je quitte rarement, en raison du froid.

Il y a bien dans un coin de la cellule une vague « bouche de chaleur ». Malheureusement, elle chauffe à peine et pendant une ou deux heures seulement. Le reste du temps, je suis réduit à piétiner, sans parvenir à me réchauffer.

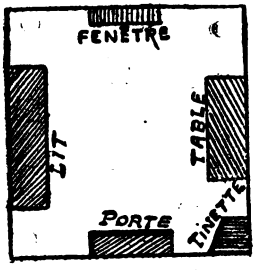
La clef tourne bruyamment dans la serrure. « Promenade ! » On suit le long couloir, on tourne ; voici une vaste cour, divisée en une centaine de petits compartiments. Ce sont les préaux. Là encore on est isolé — et tenu à l'étroit !

Chaque détenu est enfermé dans une petite courette entourée de hauts murs et dominée par une galerie, sur laquelle se promène le gardien chargé de surveiller nos « ébats ». Comme horizon... de tous côtés, les murs gris de la prison. Le *promenoir* est à peu près grand deux fois comme la cellule. Le sol est bitumé. On a l'avantage d'apercevoir un plus grand morceau de ciel. Mais c'est toujours la même sensation exaspérante : se sentir rivé à la terre, cloué vivant dans un petit casier.

Je n'ai pas d'autre ressource que de me mettre à tourner, comme dans ma cellule. Les tours sont un peu plus longs et je respire un peu mieux. Si minime que soit la différence, je l'apprécie néanmoins. Quelquefois, il pleut. Et cela m'est un

plaisir de sentir les gouttes, avec des caresses fraîches, glisser sur mon front brûlant. Les gens qui circulent dans les rues brumeuses maugréent sans doute contre le temps désagréable. Ils ne connaissent pas leur bonheur ! Le bonheur d'aller droit devant soi, de s'arrêter quand on veut, de tourner à droite ou à gauche, selon le caprice de votre esprit musard. Recevoir l'eau du ciel sur la tête, c'est encore vivre un peu... Dans le cachot, rien n'existe plus. Les cataractes célestes peuvent submerger le sol sans que je m'en aperçoive. J'ignore s'il fait du vent ou si l'atmosphère est calme. Jamais un rayon de soleil, si blême soit-il, ne vient frapper le vitrage épais derrière lequel je reste, immobile, pendant des heures, le regard voilé, le cœur et l'esprit absents...

La promenade, si médiocre soit-elle, m'apporte un petit soulagement. Je regrette qu'elle soit si courte : un quart d'heure seulement par jour ! Comme ce petit quart d'heure est bref, quand je le compare à l'immense journée passée en la cellule ! Je comprends encore — question d'économie ! — qu'ils comptent leurs haricots et qu'ils en soient parcimonieux. Mais les minutes



« Ma » Cellule

de promenade, elles ne doivent rien leur coûter, j'imagine ? Il est vrai qu'ils *économisent* aussi le personnel. Et d'autre part, je ne me suis que trop aperçu que ledit personnel ne tenait nullement à se fatiguer... On simplifie donc le service — aux dépens du prisonnier, il va sans dire.

⁂

C'est maintenant l'heure de la soupe, huit heures et demie. Un peu de bouillon (?) avec quelques minces lambeaux de feuilles de choux un rond de carotte ou de navet et un bout d'ognon qu'on a laissé brûler pour donner du « goût » à l'ensemble. Ce n'est que de l'eau chaude ; je l'ingurgite néanmoins, il fait si froid !

Cassez dans votre « bouillon » quelques morceaux de votre « boule de son » et vous en avez pour votre journée entière. Ce n'est en effet que le soir — à seize heures — que la seconde distribution de vivres est effectuée. Elle consiste en une gamelle contenant quelques cuillerées de ragoût (pommes de terre, haricots, riz, selon les jours). Il y a très peu de légumes ; par contre, l'eau n'est pas ménagée. Ce sont les pommes de terre et le riz qui reviennent le plus souvent.

Une fois par semaine, le dimanche (1), on

(1) Parce que c'était la guerre. En temps ordinaire, on donne de la viande deux fois par semaine, mais la qualité laisse toujours autant à désirer.

daigne adjoindre à ce *rata* un petit morceau de bœuf. Toujours très coriace, immangeable. Voilà l'ordinaire, en toutes saisons. Ordinaire aussi désagréable et aussi monotone que l'Administration qui l'impose (1).

Si encore cette pitance était propre! Mais j'ai souvent découvert dans ma gamelle des *asticots* et des *cafards* — et je ne connais pas de meilleur moyen pour faire disparaître mon appêtit!

Moyennant finances, et en s'y prenant quarante-huit heures à l'avance, on peut acheter à la cantine de la prison quelques menues provisions. Mais, personnellement, je ne suis pas un « gros mangeur », surtout en prison. Dans ma situation, le plus plantureux des repas ne me dirait pas grand'chose, tandis que la liberté,

(1) Invoquons le témoignage d'un médecin pénitentiaire : « J'ai vu bien souvent, à La Santé, de pauvres diables grelotter sous leurs guenilles; j'ai vu des vieillards qui n'avaient pour se garantir du froid, au mois de novembre, qu'une mauvaise chemise et une veste de toile sans boutons. C'était pitoyable...

« Le régime alimentaire laisse également beaucoup à désirer, non seulement par la qualité, mais même aussi par la quantité. »

(Dr Emile LAURENT, Médecin de la Prison de la Santé, *Régime hygiénique et alimentaire des détenus dans les prisons de la Seine, Archives d'Anthropologie Criminelle*, 1891, page 522.)

Je n'invente donc rien.

avec une simple croûte de pain, serait idéalement belle...

***

Pendant quelques jours, j'ai éprouvé la velléité de me mettre à fumer. Moi qui depuis plus de dix années n'ai pas porté une cigarette à mes lèvres !

Ce n'est pas que l'odeur ou le goût du tabac me plaisent. Loin de là ! Mais si l'emploi de ce narcotique pouvait assoupir un peu mon cerveau ? S'il pouvait me procurer une sorte de torpeur reposante ? D'abord, l'habitude de fumer m'occuperait un peu — les distractions sont ici si rares et si pauvres ! Ensuite, par l'engourdissement des facultés, je parviendrais peut-être à moins penser, c'est-à-dire à moins souffrir ?

Je ne donne cependant pas suite à ce désir. Qui sait si la drogue chère aux fumeurs me permettrait d'obtenir le résultat envié ? Rien n'est moins certain... et il est préférable de ne pas contracter une telle habitude, aussi fâcheuse pour le corps que pour l'esprit (1).

***

(1) Les prisonniers étant généralement très adonnés au tabagisme, sont douloureusement atteints par la privation de tabac. Par tous les moyens, ils s'ingénient à se procurer la denrée qu'ils jugent si précieuse. Et ils l'économisent de leur mieux. A la prison de Valénciennes, j'ai vu

Si je pouvais lire seulement ! N'importe quoi... Ce serait un dérivatif. En suivant les péripéties d'un roman ou d'un récit quelconques, j'oublierais pour un instant mon propre sort. Je ne demande même pas à lire des bouquins intéressants et sensés (en prison, ce serait de l'outrecuidance !). Qu'on me donne les œuvres les plus banales, les plus naïves et je les dévorerai.

Chaque semaine, le dimanche, l'Administration nous remet un livre. C'est ridiculement insuffisant. Sans me hâter, en trois ou quatre heures, j'en ai achevé la lecture. Et il me faut attendre... l'autre dimanche, pour en avoir un nouveau...

Ces livres sont intitulés : « Le Trésor de Madeleine » ou « Le Secret du Bonheur ». Ils sont bien peu capables d'éclairer ou d'élever la conscience individuelle. De plus, ils sont généralement en piteux état. Il manque les trente premières pages à celui qu'on vient de m'apporter, sans compter toutes celles qui ont été enlevées à l'intérieur du volume. Avec de l'imagination on peut combler les lacunes, mais la lecture perd quand même beaucoup de son charme.

Les pages sont sales, répugnantes. Elles sont remplies d'inscriptions et d'annotations plus ou

---

naguère des détenus *chiquer* d'abord le tabac, puis le *fumer* après l'avoir fait sécher et, finalement, *priser* la cendre ! On voit que rien n'était perdu !

moins spirituelles. Le « Petit Marcel de Belleville » tient à faire savoir qu'il a été *fait* comme *poisse*, ayant été *donné* par sa *gonzesse*. Un autre — « Totoche de la Bastille » — énumère mélancoliquement: *3 piges* (3 ans de prison, pour les non initiés), *5 triques* (5 ans d'interdiction de séjour). Et il ajoute, en guise de conclusion: M. A. V.; M. A. T.; B. J. A. A. (*Mort aux v...; Mort aux t...; Bonjour aux amis*).

Enfin, « Bébert de Barbès » déclare qu'il aime Adèle P. L. V. (pour la vie!). Voilà un serment qui devient banal, tant les murs des cellules et les pages des bouquins le répètent. Il cadre mal d'ailleurs avec le caractère souvent peu sentimental des « amoureux » qui le font.

On trouve aussi des appréciations sur la valeur des ouvrages. Elles ne sont pas toujours mal portées. En voilà une, par exemple, que j'ai copiée à la fin des « Chasseurs de Chevelures » — roman tant aimé de la jeunesse. « Livre idiot. Rien ne tient debout. Tout y est contradiction et stupide enfantillage. » Je suis à peu près certain d'avoir reconnu l'écriture de ce pauvre Raymond la Science. Quant au style, je n'éprouve pas la moindre hésitation à le lui attribuer.

Les bouquins ne sont pas distribués avec beaucoup de méthode. Ainsi, il m'est arrivé de recevoir deux fois « *l'Ami Inconnu* », roman imprégné d'un sentimentalisme puéril. On m'a donné aussi le deuxième volume de « *Vingt*

mille lieues sous les mers » de Jules Verne. Il est heureux pour moi que j'ai lu le premier tome vers l'âge heureux de ma douzième année...

Il serait pourtant facile de faire un choix un peu plus judicieux. Mais, est-ce que ça compte, les besoins, les goûts, les préférences d'un prisonnier? Je l'ai déjà dit: ici l'individualité est abolie, excepté quand il s'agit de souffrir.

La correspondance est lue par l'Administration, au départ et à l'arrivée. Passe encore durant l'instruction, si l'on veut éviter que les accusés puissent tromper ou égarer la justice. Mais pourquoi continuer à violer la correspondance de l'individu qui est définitivement jugé et condamné? Que peut-on craindre? N'est-il pas absolument impuissant? (1).

Le résultat de cette tyrannique habitude est que le prisonnier n'écrit pas sincèrement ce

(1) Sauf interdiction de l'autorité judiciaire (en l'espèce le Juge d'instruction ou le Procureur de la République) le *prévenu* peut écrire à qui bon lui semble et à tout moment. Il n'en est pas de même du condamné, lequel n'est autorisé à correspondre (une seule fois par semaine) qu'avec les personnes dont les liens de parenté sont dûment établis.

Au point de vue de la censure, les Juges sont beaucoup moins mesquins, beaucoup moins tracassiers que le personnel pénitentiaire. Jamais un Juge ne m'a renvoyé une lettre, même lorsqu'elle était un peu subversive et qu'elle avait échappé à l'attention du censeur de la Santé.

qu'il pense. Il joue la comédie. Ses correspondants, de leur côté, lui écrivent des banalités et le prisonnier est ainsi privé de tout réconfort moral.

Je ne suis pas trop dupe de ce système. Ma plume traduit assez fidèlement ma pensée. Mais je m'expose à voir revenir mes lettres. En voilà deux que l'Administration refuse d'expédier, ne les trouvant pas assez *réglementaires*. Dans l'une, je me permettais de parler irrespectueusement du... bouillon ! On ne peut pas tolérer cela, c'est évident. « Ce qui se passe ici ne regarde pas les personnes qui sont au dehors », me dit le gardien-chef. La seconde lettre refusée par la censure pénitentiaire l'a été parce qu'elle contenait... des *vers* (Je ne pose pas au *poète* et il faut que je ne sache vraiment pas quoi faire pour aligner des rimes !) « C'est défendu d'envoyer des vers ! », me dit une voix rogue. Pourquoi ? Je ne suis encore pas parvenu à me l'expliquer.

***

J'ai obtenu le droit de faire venir des livres, des livres « de science et d'étude », pour parler le langage administratif. J'ai espéré alors voir ma détention devenir un peu moins morose. On n'a pas tardé à me détromper. C'est en effet un fonctionnaire, le contrôleur de la prison, qui est chargé d'examiner les livres qu'on apporte. Il assume ces fonctions avec une compétence qui n'a d'égale que sa largeur de

vues. Un ami m'envoie la pièce d'Henry Bataille: *les Flambeaux*. « Refusé! » Ma compagne m'apporte un livre de Lombroso. « Kekseksa? Lombroso? Encore un anarchiste? Remportez votre livre! » Et je reste sans lecture pendant toute la semaine.

Lombroso n'eut pas manqué de protester, car il fut lui-même assez sévère pour les anarchistes. Se voir ainsi englober parmi des gens qu'il considérait comme des criminels... Le coup eût certainement été rude pour l'illustre fondateur de l'Ecole criminologique italienne!

On me refuse aussi les livres reliés, car *la reliure pourrait contenir des poisons*!

Avec un pareil censeur, on peut croire que mes lectures sont très sélectionnées. *Don Quichotte* lui-même, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvres, n'a pas trouvé grâce à ses yeux. C'est incroyable, mais cela est.

Le contrôleur ne consent à me remettre que les ouvrages purement scientifiques, sans doute parce qu'il n'y comprend rien. Mais comprend-il mieux ceux qu'il me refuse?

Un jour, je ne sais pour quel motif, ce digne fonctionnaire était absent. Quel bonheur! On m'a remis alors, sans trop de difficultés, les *Confessions* de Jean-Jacques et le *Cinquième Evangile* d'Han Ryner. Ce fut le plus beau jour de ma vie de prisonnier! Les chers livres, comme je les ai lus et relus! J'ai senti qu'ils me

donnaient du courage, qu'ils ranimaient mon cœur fatigué et que, grâce à eux, l'espérance me devenait possible...

Pourquoi mon censeur-contrôleur, l'ennemi de Lombroso et de Cervantès, est-il revenu, avec ses sourcils broussailleux et son caractère épineux? Les jours me paraîtraient trois fois moins longs si je pouvais lire de beaux livres, de bons livres. Cette captivité pourrait être utile, à un certain point de vue, si je la mettais à profit pour me cultiver, pour m'épurer, pour me rendre meilleur. Malheureusement, pour les chefs de la prison « régénératrice », il n'y a pas d'autres rénovation morale que de s'abrutir entre quatre murs et de devenir fou, lentement mais sûrement.

***

Rares sont les détenus qui sollicitent la faveur de recevoir des livres. Peu d'entre eux ont à leur disposition une bibliothèque. Et cela ne les intéresse pas beaucoup. Ils préfèrent le vin, le tabac, les victuailles, à la plus superbe littérature, aux écrits les plus philosophiques, Ce serait le rôle des « moralistes » de la prison de faire naître et d'entretenir chez le prisonnier le goût de la bonne lecture. Il n'en est pas ainsi, j'ai pu m'en rendre compte. Loin d'encourager le prisonnier à s'instruire — dans le sens large et noble de ce mot — on l'en empêche lorsque tel est son plus ardent désir. *Ça lui apprendra*

à compliquer le service et à donner aux gardiens du travail supplémentaire!

Lorsque j'ai fini un livre, je le recommence. J'ouvre les feuillets au hasard et je lis. Je prends des notes, je copie des pages entières. Je couche sur le papier les idées — elles sont nombreuses — qui me passent par la tête. La nuit même — je dors si mal et si peu — je réfléchis à mes lectures, il me vient des pensées que je me hâte de fixer, dans la crainte, fondée sur l'expérience, de ne plus les retrouver à l'aube. Et comme je n'ai ni crayon, ni lumière, je place mon encrier à la tête de mon lit, avec une feuille de papier, que je couvre, à demi-endormi, de gribouillages informes. Ces hiéroglyphes, si fantastiques et si résumés qu'ils soient, me suffisent, le jour venu, à ressaisir le fil de la pensée nocturne...

***

Pour les prévenus, les visites ont lieu le lundi et le vendredi. Que de fois ai-je tendu l'oreille, vainement, les jours de visite... espérant que le capitaine-rapporteur s'était décidé à accorder les permis demandés. La nuit tombait et je me retrouvais seul dans le silence...

Enfin, mieux vaut tard que jamais, comme on dit. J'entre dans le parloir. On me parle, je reconnais les voix aimées ; mais je ne peux distinguer les traits de ma mère, ni ceux de Jane. Nous sommes d'ailleurs très éloignés et séparés par une double rangée de barreaux, garnis de grillages aux mailles serrés. Non seulement il nous est impossible de nous donner la main, mais pour s'entendre il est indispensable de hausser la voix. Les voisins en font autant. Il y a en effet, à droite et à gauche, de nombreuses petites niches, identiques à celle dans laquelle je me trouve, séparées les unes des autres par une simple cloison en bois. Et tout ce monde se hâte de profiter des courts instants de conversation autorisée pour parler, pleurer, vociférer, se quereller... Le vacarme est tel, par moments, que nous sommes obligés, nous aussi, de crier, si nous voulons continuer à échanger des idées, des espoirs, des souvenirs... Dans ces conditions, la visite n'est guère agréable.

Un gardien assiste à nos entrevues. Encore une « faveur » qui m'est toute spéciale. Les autres prévenus communiquent librement, quel que soit le genre de délit qu'ils aient commis. Il n'en est pas ainsi pour moi — je suis si dangereux,

quoique innocent! Le gardien se place entre les visiteurs et moi, de façon à ne pas perdre une seule de nos paroles, nous interrompant souvent, avec rudesse, lorsque la conversation lui déplaît. « Parlez uniquement de vos affaires de famille! »

Que de fois nous sommes restés muets, ma pauvre mère, ma chère Jane et moi, ne sachant plus quoi dire devant un tel témoin, sentant toutes nos confidences, tous nos épanchements se figer sur nos lèvres! (1).

A la longue, mes yeux s'habituent à l'obscurité. En appliquant mon front au grillage, pour être plus rapproché, je distingue maintenant le visage de mes visiteuses. Quelle tristesse! Etre, à la fois, si près l'un de l'autre et si éloignés! J'évoque, mentalement, la hideur de la géole qui m'attend... Et justement, voilà un gardien qui ouvre la porte du parloir et qui abrège la douce tristesse de nos adieux.

***

Une visite dure environ quinze à vingt minutes. C'est bien court. Nous sommes à peine réunis, nous avons échangé seulement quelques mots et il faut se séparer déjà. Dans quatre jours, nous continuerons la conversation — *pendant un quart d'heure!*

(1) Et cela dura, je le répète, plus de six mois !

Malgré tout, les jours de visite sont par moi bénis entre tous. J'attends leur venue avec impatience. Longtemps avant l'heure du parloir, je suis prêt. J'arpente ma cellule, plus fiévreusement encore qu'à l'ordinaire. J'écoute à la porte. J'essaie de deviner l'heure. Comme elles sont longues à venir, ces bien-aimées visites! Et comme elles passent vite! J'ai tant de choses à dire... et je rentre dans ma cellule pour m'apercevoir que j'ai oublié de parler de la plupart des choses dont je m'étais promis d'entretenir mes « visiteuses ».

Pour m'occuper, j'ai fait une multiplication: $24 \times 7 \times 60 = 10.080$. Cela signifie qu'il y a dans une semaine plus de dix mille minutes! Le temps consacré aux visites étant de trente minutes par semaine, on voit combien est grande la disproportion entre les instants où nous pouvons prendre contact (?) avec nos semblables et ceux que nous passons dans l'isolement le plus horripilant.

Mon calcul est un peu puéril, je le reconnais. J'en fais bien d'autres, cependant! Et ils sont tout aussi enfantins. Il est certain que je ne demanderais pas mieux que d'occuper mon cerveau à autre chose...

Par exemple, tandis que je tourne, sans arrêt, comme un ours , dans ma cage, l'idée m'est venue de calculer le chemin parcouru en cette monotone promenade. Je n'ai pas de mètre, évi-

demment. Il m'a fallu prendre un type de mesure; ce fut mon pied, dûment examiné. Eh bien! quand je fais le tour de ma cellule, je fais six mètres. Je ne crois pas exagérer en évaluant le nombre quotidien de mes tours de cellules à 800, à 1.000 peut-être. Ce qui donne un chiffre de cinq à six kilomètres par jour — et des étourdissements, à la longue.

Si ma détention se prolonge... je vais faire beaucoup de chemin! 180 kilomètres par mois. Mais je serai toujours à la même place... J'ose espérer pourtant qu'on ne me fera pas marcher trop longtemps.

Pendant que j'y étaits, mieux valait continuer ces petits calculs, que de penser à mes juges, n'est-il pas vrai? Et j'ai alors établi — sans interrompre mes pérégrinations — que pour faire le tour du monde (40.000 kilomètres, à supposer comme de juste l'absence des divers obstacles (montagnes, océans, etc., qui rendent impossible une telle entreprise), il ne me faudrait, à cette allure modérée, *que 18 ans*. Or, six kilomètres par jour, c'est peu de chose, mais je ne fais que cinq fois le tour de ma cellule dans une minute, toujours d'après un calcul très approximatif. Cela fait 300 tours à l'heure, soit 1 kilomètre 800. C'est peu... mais... dans une cage!

Est-il contestable que la prison surmène le cerveau et le mette sur la pente de la folie?—

***

L'horreur durable de ma vie actuelle me fait souvent évoquer ce vieux château d'Annecy que j'ai visité il y a deux ou trois ans. Il s'agit du château de l'Ile, datant du XIIIe et qui fut, pendant plusieurs centaines d'années, converti en prison. Aujourd'hui, c'est un « monument historique », ouvert à la curiosité des Anglais compassés. Je me réconforte en songeant que, dans quelques siècles, d'identiques visiteurs parcoureront les lugubres couloirs de la Santé en disant : « Comme l'humanité était encore barbare à cette époque ! » J'avoue d'ailleurs que cette envolée sur l'avenir ne parvient que très imparfaitement à me faire oublier la laideur du présent...

La portière qui accompagne, moyennant gratification, les promeneurs à travers le vieux château-prison d'Annecy attire spécialement leur attention sur une énorme porte, percée d'un étroit guichet, derrière laquelle les prisonniers avaient la faveur de parler à leur famille. Les contacts répétés des mains de ces malheureux, se pressant contre l'infernal obstacle qui les séparait de la vie, sont parvenus à « user » le bois, à le polir et à le creuser de cinq ou six centimètres au moins. Et le bois dont il s'agit semble pourtant d'une incomparable dureté.

Dans une cellule, j'ai vu que les genoux des prisonniers avaient creusé de la même façon *le rebord en pierre*, sur lequel ils s'appuyaient pour essayer de voir un peu de ciel, par un petit

Des criminels dangereux...

(*Dessin de* Petit-Strix)

soupirail que gardent férocement d'énormes barreaux.

Et je pense aux souffrances que représentent ces « usures », pour employer l'expression de la vieille concierge. Pour que le bois et la pierre se soient désagrégés lentement sous le frottement des doigts et des corps enfiévrés, combien de souffrances ont été nécessaires ! Que de vies humaines broyées ! Que de larmes répandues !

L'Humanité poursuit son chemin sans être encore parvenue à se débarrasser de ses errements barbares. Elle torture encore. Elle tue toujours. Les hommes continuent à se déchirer haineusement, infatigablement...

***

La majeure partie des hôtes de la prison nous incite à la pitié... J'en vois qui arrivent ici dans un état de dénument inimaginable. Ils n'ont pas seulement une chemise. Leurs vêtements sont fripés et crasseux. Leurs chevelures et leurs barbes sont incultes et sales. Ne possédant pas un sou, leur crime fut de tendre la main. Or, la loi qui défend de prendre, défend aussi de demander et les mendiants viennent peupler les prisons. Il y en a de tout âge, mais les vieux sont les plus nombreux. Ce sont les familiers de la maison. « Certains reviennent ici deux ou trois fois dans une année », me disait un gardien. Ils y restent quinze jours, un mois, deux mois. Puis on les remet en liberté. Avec les mêmes loques. Pendant leur emprisonnement, ils

avaient, du moins, une chemise et des draps... Avec la liberté, ils retrouvent la misère, les nuits sans gîte, les longues attentes dans les asiles et aux portes des riches.

(Un vieux mendiant, qu'on libérait après un mois de détention, au cours duquel *il avait travaillé sans arrêt,* sortait avec un pécule de *cent sous,* lorsqu'on me mit moi-même en liberté. Il pouvait aller loin, avec cette somme! Trop abruti pour pouvoir réfléchir à son sort, je suis persuadé qu'il a dû boire toute sa fortune le jour même de son élargissement. Et après? L'épave recommença sans doute son éternel voyage, au gré des flots inexorables, entre la Misère et la Prison...)

Il n'y a pourtant pas que des mendiants. On aperçoit au hasard des couloirs, des ouvriers, des bourgeois, beaucoup de militaires aussi (car le Cherche-Midi déborde...) Il y a des caissiers, qui ne respectèrent point le bien de leurs employeurs. De jeunes faubouriens coupables d'avoir spéculé sur les charmes de leurs amies. Et toutes les variétés de voleurs — petits et gros. Depuis celui qui déroba à son patron quelques ustensiles de valeur minime, jusqu'au financier cossu auquel on apporte, en sa géole, de nombreuses et compliquées nourritures et que les gardiens traitent avec une bonhomie qui leur est peu habituelle.

***

A qui fera-t-on croire que la Société serait compromise si le régime pénitentiaire était amé-

lioré et si le prisonnier était traité d'une façon un peu plus humaine?

On nous abreuve de tracasseries mesquines. Par exemple, l'usage des fourchettes est interdit — probablement parce que ce banal ustensile est considéré comme dangereux. Un prisonnier pourrait s'en servir pour attaquer son gardien! En ce cas, on ne devrait pas non plus laisser de bouteilles ou de litres en sa possession; car un litre est une arme plus redoutable qu'une fourchette. Malheureusement, il est avéré que l'Administration est réfractaire aux idées logiques. Elle aime à se draper, superbement, dans son incohérence. Et le prisonnier mange avec ses doigts un morceau de bœuf récalcitrant.

J'ai dans ma cellule deux pots de confiture. L'un est vide, mais l'autre ne l'est pas encore — et je m'en félicite. Or, le soir, quand vient le moment du coucher, les gardiens font une dernière ronde et nous obligent à sortir dans le couloir les bouteilles, les pots, les cuvettes, etc. On pourrait s'ouvrir la gorge avec ces armes improvisées. Eh bien, l'on me force à me séparer du pot vide, mais j'ai le droit de garder avec moi celui qui est plein ou à demi-plein. Est-ce parce qu'on suppose que je ne me résoudrai pas à me tuer tant qu'il me restera de la confiture? Je n'approfondis pas...

On ne donne pas d'assiettes, bien entendu. Heureusement, je suis ingénieux. Et, dans la

croute de ma « boule de son », j'ai découpé un disque solide sur lequel je place mes aliments. Je parviens presque à ne pas manger comme un fauve.

Combien puérile est la tyrannie de la prison. Ce n'est pas par fantaisie pure que je m'attarde à ces détails. Ils ont leur valeur. Notre pauvre vie d'enfermé est faite de toutes ces petites choses, de toutes ces petites misères, qui rendent plus poignant encore l'immense regret de savoir que les minutes passent sur le monde et que nous ne pouvons pas en utiliser une seule à quelque chose d'utile et de bon...

Il faut beaucoup d'idéalisme pour arriver à réagir. Et tandis que la nuit envahit jusqu'au moindre recoin de mon cachot, tandis que je prépare mélancoliquement ma rigide couchette, je ne puis que me répéter le vieux proverbe arabe :

Même au cœur de l'hiver, pense au printemps !

LIVRE III

Psychologies et Anecdotes

Le silence est la plus grande des persécutions. PASCAL

Le règlement... c'est ici la formule de tous les refus et l'excuse de toutes les rigueurs. C'est ce qui fait baisser tous les yeux et fermer toutes les bouches, c'est ce qui masque d'hypocrisie tous les fronts... Le règlement, enfin, c'est ce qui arme l'arbitraire... c'est la lettre qui opprime et qui tue.

Madame LAFARGE
(Heures de Prison)

La paix se trouve bien plus dans la patience que dans le jugement; aussi vaut-il mieux pour nous être inculpés injustement que d'inculper les autres, même avec justice. St MARTIN

Examinons un peu la mentalité des habitants de la prison.

Elle n'est pas, hélas, très intéressante...

Commençons par celle du gardien. Du « gaffe », comme disent les prisonniers, en leur argot. Elle ne sera ni longue, ni difficile à examiner.

Presque toujours, le gardien de prison est un être bourru et autoritaire. Le prisonnier apparaît à sa cervelle fruste comme une sorte d'ennemi irréductible. Cette hostilité se manifeste visiblement en toutes ses actions, même les plus menues. « Allons! Dépêchez-vous! Plus vite que ça! Pas d'observation! » Par ses paroles, ses gestes, ses vexations incessantes, le geôlier semble vouloir faire expier au détenu la peine qu'il lui occasionne — peine pour laquelle il est pourtant salarié. Souvent, le gardien est un ancien soldat rengagé. D'idées, il n'en a aucune et il ne veut pas en avoir. Il ne connaît que le culte du règlement. Grande est sa platitude à l'égard de ses chefs et grande est sa servilité. Il se venge ensuite en traitant ses victimes, les prisonniers, avec la plus brutale arrogance. Ce n'est qu'en maugréant qu'il effectue son service, peu absorbant et peu pénible pourtant. Tout ce qui concerne le prisonnier est sévèrement expédié et rapidement bâclé. Et que nul ne s'avise de réclamer! Un gardien ne peut pas se tromper et par conséquent... un détenu a toujours tort.

Il y a quelques exceptions. Elles sont rares — rarissimes — mais il faut les signaler. On peut rencontrer un gardien un peu plus prévenant — ou un peu moins hargneux — que ses confrères. Celui-là daigne adresser quelquefois la parole aux enfermés. Il les encouragera à patienter, à espérer, à vouloir sortir de leur enfer pour conquérir une vie meilleure. A l'occasion, il atti-

rera leur attention sur la faute qu'ils ont commise.

Certes, les « consolations » d'un gardien de prison sont forcément banales. Mais il faut tenir compte que le niveau intellectuel du personnel pénitentiaire, si modeste soit-il, est néanmoins supérieur à celui de la plupart des délinquants. L'action rénovatrice dudit personnel pourrait donc ne pas être négligeable...

Si les gardiens étaient plus affables, s'ils ne se montraient pas inutilement violents et grossiers, la « cure » de moralisation pénitientaire cesserait d'être une expression vide de sens. Par des conseils judicieux, des réflexions saines, on pourrait peut-être enrayer l'œuvre de la haine dans les cerveaux que la geôle met en démence. Seulement, pour employer des méthodes de douceur et d'intelligence , il faudrait que le recrutement du personnel soit mieux fait, que son éducation générale soit plus soignée et qu'il soit appelé à comprendre toute la valeur sociale de sa mission.

Le gardien ne doit pas considérer uniquement le côté matériel, en quelque sorte, de sa fonction. Quand il a veillé à l'ordre de sa *division,* quand il a présidé à la distribution des gamelles, quand il est parvenu à empêcher toute évasion et toute rébellion, son *devoir* n'est pas entièrement rempli. Il lui reste une besogne plus noble et plus utile à accomplir. Il doit s'intéresser à la mentalité du détenu, causer amicalement avec lui, afin de pénétrer ses pensées, de con-

naître ses espérances, d'influer peut-être sur ses déterminations futures. On verrait alors comment chaque détenu doit être traité, on saurait quelle est la meilleure méthode à employer individuellement. Les chances de relèvement ne seraient plus négligées, méconnues et le geôlier deviendrait alors l'utile auxiliaire, non pas d'une répression barbare, mais de la rénovation et du progrès.

Dans l'état actuel des choses, les gardiens-chefs et les directeurs d'établissements pénitentiaires, s'appuyant sur les rapports plus ou moins partiaux ou fantaisistes de leurs subalternes, tiennent entre leurs mains le sort du condamné. Toute mesure de grâce ou de libération anticipée est en effet subordonnée à la bonne conduite du détenu, c'est-à-dire aux notes, favorables ou non, fournies sur son compte. Bien des abus et bien des injustices résultent de cette manière de faire (sans parler des ingérences politiques et d'un favoritisme aussi éhonté ici que partout ailleurs) et il sera nécessaire de remanier profondément l'institution répressive, si l'on veut la voir enfin cesser d'être un facteur de désharmonie.

Hélas ! on peut rester sceptique à ce sujet.

Je n'ignore pas que certains philanthropes, désireux d'aider au relèvement des prisonniers, vont trouver ceux-ci dans leur cellule, pour les moraliser amicalement. En elle-même, l'idée est bonne. Malheureusement, elle n'est pas appliquée d'une façon assez suivie et assez générale.

Pour ma part, je n'ai jamais aperçu ces personnes, qui doivent se contenter de visiter les condamnés à mort. En ce cas, je préfère ne jamais faire leur connaissance !

La visite de l'aumônier peut apporter un certain réconfort au croyant. Mais ce fonctionnaire envisage trop spécialement son rôle au point de vue religieux. « Espérez en Dieu... Miséricorde... Résignation... ». Confession, messe, communion, prière... Et puis après? La religion n'a jamais entravé la criminalité.

(J'ajoute cependant — et c'est pour moi un devoir de le faire — que les visites du pasteur Arboux me furent précieuses. Je ne leur reprochai que d'être trop courtes... il avait tant à faire, pour visiter toutes les prisons de la Seine! Ses visites avaient lieu dans ma cellule, car on m'avait interdit — toujours parce que je suis dangereux!! — de me rendre au temple avec les autres détenus. Nous causions philosophie, sociologie, criminologie, littérature, morale... Mais des natures aussi éclairées, aussi élevées, aussi dévouées que celle du bon pasteur Arboux doivent être bien rares, hélas! Il me parlait rarement de religion, jamais pour ainsi dire, connaissant mon irréductibilité sur ce chapitre — et nous n'en étions pas moins bons amis.)

Pour rendre le personnel pénitentiaire digne de la haute mission que nous avons indiquée, l'effort serait grand. Parmi les écueils les plus difficilement évitables, je signale celui-ci: Peu

d'hommes intelligents et instruits voudront embrasser cette profession; d'abord, parce qu'elle est peu lucrative (1); ensuite parce qu'elle est exercée dans des conditions fort désagréables. C'est un triste métier que celui de geôlier! Il passe sa vie entre deux rangées de cellules. Toute sa fonction consiste à jeter de temps à autre un coup d'œil dans chacune d'elles et à effectuer les distributions de vivres. Un tel métier n'est ni intéressant, ni récréatif. C'est pourquoi je suis porté à croire qu'on ne rencontrera guère dans ladite corporation — à moins que les choses changent beaucoup — que des individualités quelconques, des hommes simplement désireux d'acquérir une sécurité relative, des fonctionnaires alléchés par l'appât d'une maigre retraite. Mentalité casanière, égoïste et rétrécie qui se multiplie malheureusement trop... (2)

---

(1) Un Directeur de prison gagne de 4 500 à 6 000 frs par an; un gardien-chef, de 1 200 à 2 300; un gardien ordinaire de 900 à 1 200. En tout, 4 500 agents, touchant six millions. (Henri CHARDON, *L'Administration de la France*, page 222.) Ces appointements concernent, comme de juste, le personnel d'avant la guerre.

(2) Le Dr Charles PERRIER, qui fut médecin de la Maison Centrale de Nimes et qui connaît à fond les prisons, a publié des études très intéressantes.

Au sujet des Directeurs des Prisons, il déclare qu' « au point de vue de la moralisation, il n'y a point à compter sur leur concours.

« La répression féroce caractérise celui-ci; le désintéressement des affaires relatives « à la canaille » dont ils

Pour ma part, je serais tenté de dire que les gardiens sont presque aussi malheureux que les détenus, s'ils n'avaient la ressource de se retremper chaque jour dans l'atmosphère de la famille et dans la vie du dehors. Voilà une ressource qui me ferait supporter avec patience les mauvais jours que je passe ici. A part cela, les gardiens sont aussi prisonniers que nous.

Il faut reconnaître aussi qu'ils n'ont pas toujours affaire à des « clients » commodes. Certains criminels sont des dégénérés dangereux, des impulsifs plus ou moins haineux. Mais en somme on peut les réduire avec facilité. Toute une série de punitions est prête... Elles consistent en diverses aggravations apportées à une existence pourtant bien médiocre déjà : privation de tabac et de cantine, privation de lecture et de promenade, privation de visites et de correspondance, etc. Mise au pain sec et en cellule

---

ont charge, est le travers de celui-là ; les mesquines tracasseries, le fait de cet autre. Quant à se demander pour quelle raison il leur a été confié 800 à 900 hommes que la société est intéressée à voir s'amender, c'est le cadet de leurs soucis.

« On comprend dès lors que, s'autorisant de l'exemple qui leur vient d'en haut, les " gaffes ", de concert avec les prévôts, pratiquent parfois le *passage à tabac* sur un air qu'accompagnent les coups de clef et de talon. »

Archives d'Anthropologie Criminelle, 1902, p. 131 et 203.

de correction (1). Sans parler des « punitions » qui ne figurent pas au programme : gifles, coups de pied, coups de clef dans les côtes ; bref, toutes les formes du « passage à tabac ».

Qu'on sévisse quand il le faut, je l'admets ; mais pourquoi maltraiter indistinctement tous les détenus ? On éveille ainsi des sentiments de haine dans le cœur de gens qui ne sont pas toujours des brutes, quoi qu'on en dise ; Les partisans de la méthode actuelle diront que le tempérament du geôlier s'aigrit au contact des mauvais détenus et qu'il ne peut plus ensuite faire de sélection. En ce cas, pourquoi soumettre tous les prisonnier à un régime identique, pourquoi ne pas créer des sections, des divisions spéciales ?

Il faut dire aussi que les gardiens subissent de la part de leurs supérieurs, brigadiers, gardiens-chefs, directeurs, une discipline exagérée. Ils sont menés rondement. Et cela n'est pas fait pour leur donner des inclinaisons à la bienveil-

(1) Les prisonniers l'appellent le *mitard*. Le détenu puni ne reçoit que sa « boule » et de l'eau, plus une gamelle de "rata" tous les quatre jours. Il couche sur un bas-flanc sur lequel sont disposées des chaînes pour le maintenir couché par les bras et par les jambes, le cas échéant. Pas de matelas. Ce régime est extrêmement débilitant, l'homme le plus robuste est rapidement abattu.

lance... En somme, tout est à transformer, tout est à rénover, ici — et à détruire, avant tout!

***

Un de mes braves amis, qui vit loin, au fond de la Bretagne, m'a écrit. Le monde de la prison lui est totalement inconnu. Sa lettre en fait foi: « Je suis certain que tu te feras aimer de tes gardiens, qu'ils comprendront ton cœur juste et tes fortes pensées. Ils verront que tu n'es pas un criminel et que tu ne mérites pas d'être persécuté. J'ai lu, autrefois, que des gardiens s'étaient attachés à des prisonniers comme à leurs frères... »

Je n'ai pu m'empêcher de sourire en lisant ce passage, ô brave ami P...! Puisses-tu ne jamais approcher de cet enfer que par des descriptions livresques... fussent-elles fantaisistes!

Les choses ne se passent plus du tout comme dans les livres. Tout est rigide, compassé, réglementaire. Certes, *la paille humide* est disparue du cachot. C'est plus propre. Mais le guichetier ne vient plus mêler ses larmes à celles des infortunés successeurs de Pellico! C'est à peine si les gardiens condescendent à desserrer les dents. Se faire aimer des gardiens? Pourquoi aussi ne pas attendrir les murailles...

Cependant, j'ai connu dans le Nord, lorsque je fus condamné dans la fièvre de mes vingt ans pour délits de presse, un brave homme de gardien. Jamais, au cours de mes longs mois de détention, je ne fus tracassé par lui. Il venait souvent causer avec moi. Nous parlions volontiers « question sociale ». Depuis, mon geôlier a abandonné sa triste profession — qui ne lui plaisait guère — et, redevenu libre, j'ai eu le plaisir de déjeuner sous son toit, en évoquant le temps lugubre où nous étions tous deux sous les verroux, lui comme gardien et moi comme prisonnier. Un jour, il se fit rappeler à l'ordre par ses supérieurs pour avoir fait la lecture aux prisonniers dans un livre que je lui avais prêté. Le livre en question n'avait pourtant rien de subversif, mais il provenait d'un condamné politique... et ce n'était pas réglementaire!

Des cas comme celui-là sont tellement exceptionnels que mon histoire pourrait sembler fantaisiste. Elle est pourtant scrupuleusement exacte. Trouverai-je d'autres hommes de cette trempe? J'ai bien peur d'être obligé d'attendre longtemps et de me dessécher au fond de ma cellule...

***

Quelle vie abrutissante ! Au cours de toute une journée, j'ai compté n'avoir prononcé que huit paroles ! Et bien entendu, elles étaient adressées aux gardiens.

Quelle différence entre ce régime et le régime politique que j'ai connu autrefois.

Je recevais des journaux et des livres. Mes visiteurs venaient me trouver dans ma cellule. Nous passions toute l'après-midi à deviser ensemble. La nourriture était acceptable. Les geôliers essayaient de l'être. Et les promenades étaient plus longues.

A Clairvaux, nous avions un petit jardin, planté de tilleuls. Certains détenus politiques finissaient par s'habituer à cette vie monacale...

On a raison de ne pas traiter comme des bandits des hommes dont le seul crime fut de professer et d'exprimer des idées non conformes à celles de la masse. (Mais pourquoi fait-on exception pour nous actuellement, en invoquant l'état de siège?) Non seulement il est juste que les détenus « politiques » ne soient pas maltraités, mais il serait encore plus juste de renoncer aux poursuites pour « délits d'opinion ».

Quant au régime des criminels et des délinquants de « droit commun », je suis persuadé qu'on pourrait l'améliorer considérablement en se montrant moins sévère, surtout à l'égard des prisonniers qui, par leur conduite, se seraient montrés dignes de cette faveur.

***

Il ne faut pas être malade ici. Le médecin semble traiter les prisonniers avec autant de brutalité que les gardiens. Il ne les regarde même pas. Ses remèdes sont toujours les mêmes : purgatifs, cachets de quinine, d'aspirine ou d'antipyrine. Chaque matin, une cinquantaine de malades se présentent à la visite médicale. En moins de dix minutes, ils sont examinés tous et renvoyés dans leurs cellules. Seuls les cas très graves retiennent l'attention du *morticole*. Lorsque l'état du prisonnier est réellement inquiétant, on l'envoie à l'infirmerie. Rappelons que la Santé contient plus de mille détenus, et que les malades sont, inévitablement, très nombreux. Beaucoup d'emprisonnés, véritables déchets sociaux, ne jouissent que d'une santé délabrée, et les rigueurs pénitentiaires les ont vite achevés. On ne voit que des visages amaigris et pâles, des yeux cernés et fiévreux. La mortalité est certainement grande (1).

***

(1) La moitié des personnes qui meurent en prison sont frappées par la tuberculose, très fréquente, cela se conçoit. L'anémie, la scrofule, le scorbut, font aussi de nombreuses victimes. D'après le Dr Baër, la mortalité pénitentiaire est TRIPLE (et quelquefois QUINTUPLE) de la mortalité ordinaire ! Les gardiens sont eux-mêmes frappés par la tuberculose dans une proportion élevée.

Le Dr R. de Fursac déclare (*Manuel de Psychiatrie*, p. 45) que l'isolement pénitentiaire favorise beaucoup les psychoses à formes hallucinatoires.

L'étude de la mentalité des prisonniers fait parfaitement apercevoir la néfaste influence de la geôle. En général, ceux qui ont passé par ses murs parlent avec emphase des souffrances qu'ils y ont endurées. « Ah! ils m'en ont fait voir ! » Quant au nombre de mois ou d'années passés en prison, on le cite avec orgueil. « J'ai *tiré* tant de mois... »

Les pénalités paraissent moins insupportables quand l'individu est rendu à l'activité et à la liberté. Lorsqu'il évoque les temps d'épreuve, c'est pour montrer une sorte de fierté, surtout s'il opère devant une galerie. Dans certains milieux, on admire l'ex-prisonnier et ses récits,

---

Les ravages de la folie pénitentiaire sont connus. Voici les chiffres que donne Lombroso : 19 °/₀ des détenus placés au régime cellulaire deviennent fous, tandis que dans le régime ordinaire, la proportion n'est que de 2, 2 °/₀, (*l'Homme Criminel*, II, p. 243). Les gouvernants cachent cet état de choses, dit Lombroso, de peur d'entraver l'œuvre de la répression. Quant aux malheureux sujets à des hallucinations, à des accès de rage ou de démence, ils sont considérés comme simulateurs ou révoltés et punis impitoyablement.

Le Dr Laurent, témoin bien renseigné, a déclaré ceci au Congrès de Médecine Mentale d'août 1889 : « Je puis affirmer qu'à la prison de la Santé; où j'ai passé 2 ans 1/2, sur 3 cas de folie, un seul au maximum était signalé et figurait sur la statistique, les autres passaient inaperçus. Au début, je les signalais au Directeur. On me répondit : « Ça ne nous regarde pas, laissez-nous tranquille ! »

souvent fantaisistes pourtant, sont écoutés avec respect. Est-ce là le but que poursuivent les partisans de la moralisation par la terreur ?

On ne fait rien pour que le séjour de la prison soit moralement profitable à ceux auxquels on l'impose. Un homme a commis un délit ; on le condamne pour un certain temps dans une cellule. C'est tout. La machine répressive fonctionne sans se soucier beaucoup de l'état mental de ceux qu'elle broie. (1).

A quoi pense le condamné dans le silence du cachot? A réparer ses fautes? A mieux se conduire dans l'avenir — si toutefois les circonstances le lui permettent? Jamais de la vie. Il se dit simplement ceci: « J'ai rudement été bête de me faire prendre! Dire que si j'avais fait comme ça, on n'aurait jamais rien su... et je ne serais pas ici. Maladroit, va! ». Telle est la ca-

(1) M. Geôlard (" Le Détenu dans ses relations intra et extra-muros ", *Archives d'Anthropologie Criminelle*, 1899) écrit : « Qu'on n'oublie pas que l'isolement continu, sans relations d'aucune sorte, facilement supporté par des tempéraments bien trempés, est mortel pour des cerveaux faibles ; que les natures exubérantes et communicatives souffrent autant de la suppression de tout contact humain qu'elles souffriraient du manque d'air, qu'elles s'étiolent dans la solitude. » Et plus loin, le même auteur s'élève contre le " cabinet noir " pénitentiaire qui « pousse à toutes les hypocrisies ».

tégorie de remords qui assiègent l'esprit du délinquant. Ce n'est pas le fait d'avoir *mal* agi qui le trouble, c'est le désappointement d'avoir été découvert et puni. Il ne se demande pas, il ne peut guère se demander, si l'acte accompli est mauvais ou non, s'il a eu tort ou raison de l'accomplir. Il ne sait qu'une chose, c'est qu'en préparant mieux son coup il eut évité d'être atteint par la répression. C'est sur ce thème que brode son imagination.

Quand il sortira, nous le verrons récidiver, cela n'est pas douteux, dès qu'il croira avoir trouvé la *bonne occase* et qu'il s'imaginera avoir pris toutes les précautions utiles pour rester impuni. Belle moralisation !

Comment le niveau moral du détenu pourrait-il être élevé, comment son esprit pourrait-il être rectifié, puisqu'on le livre à lui-même, sans aucun secours, sans aucun conseil? Où irait-il chercher les bonnes inspirations capables de le sauver? Dans sa souffrance? Celle-ci n'est-elle pas plutôt un facteur de déchéance, de colère et de vengeance?

LIVRE IV

Les Palimpsestes

Juste ou non la loi ? Que m'importe !
Le savons-nous dans nos prisons ?
Nous savons les murailles fortes.
Nous savons que les jours sont longs,
Comme des mois faits d'heures mortes.

Oscar WILDE
(Ballade de la geôle de Reading)

Souvenez-vous des prisonniers comme si vous étiez aussi dans les chaînes et de ceux qu'on maltraite comme étant aussi vous-mêmes dans un corps. SAINT PAUL
(Aux Hébreux)

uel supplice !

Ne pouvoir, jamais, communiquer avec ses semblables !

Garder pour soi toutes ses pensées...

L'ennui qui les accable est si grand que nous ne devons pas être surpris de voir les prisonniers s'exposer à être punis pour la simple satisfaction de pouvoir glisser quelques paroles furtives dans l'oreille d'un compagnon d'infortune qu'ils ne connaissent presque jamais.

« Pourquoi es-tu *fait*? » se demandent-ils curieusement chaque fois qu'ils le peuvent, en allant à la promenade, à la visite, au parloir, etc.

« As-tu du tabac? ». Voilà le grave problème qui hante leur esprit! Je me demande parfois si ces pauvres diables ne sont pas davantage punis par la privation du tabac que par celle de la liberté.

Personnellement, je suis peu loquace et d'ailleurs très surveillé. (Je suis placé au régime spécial de la « Grande surveillance ». Quel honneur pour moi!) Néanmoins, je réponds aux questions que me posent mes co-détenus, dans la mesure du possible. Seulement, ma surdité me gêne pour recueillir leurs chuchottements confidentiels, et je préfère qu'ils me glissent un billet. Je leur réponds le lendemain par la même voie.

J'ai vu, en effet, opérer les prisonniers. Le petit manège des couloirs et le jeu des *biftons* ont intéressé ma mélancolie. Et l'incorrigible barbouilleur de papier que je suis, caresse à présent un projet. Un projet un peu abracadabrant, qui consisterait à faire paraître un journal, ici, à la Santé. Entièrement manuscrit, cela va sans dire et *tiré* à un seul et unique exemplaire!

Cette idée m'est venue parce que les détenus de ma division me harcèlent de questions et, par la voie des petits billets, sollicitent de ma

« compétence » les renseignements les plus divers. De véritables cahiers me parviennent, qui racontent des mésaventures... Comment et pourquoi mes voisins furent arrêtés, voilà ce que disent les billets clandestins. Ils disent aussi des espoirs tenaces, ils élaborent des systèmes plus ou moins adroits. On demande mon avis. Le système est-il bon? Le personnage a-t-il quelque chance de se tirer d'affaire? Un autre système défensif pourrait-il être de préférence employé?

Je m'ingénie à réconforter ces correspondants bizarres. Qu'ils soient intéressants ou non... Ne sont-ils pas tous atteints par la souffrance? L'Espérance!... Voilà la seule fée qui puisse calmer un peu leur impatience et atténuer leurs maux...

J'essaie donc de leur donner confiance. C'est facile ; l'oreille humaine est toujours ouverte à des paroles d'espoir. Je le fais d'ailleurs sans les tromper, sans les leurrer, sans les griser d'illusions grossières.

La réception des billets et l'expédition des réponses m'occupe durant quelques instants. Cette seule raison suffirait à me faire persévérer. C'est ainsi que naquit l'idée de mon « journal ». Seul le danger me fait un peu hésiter. Si l'on découvrait la chose, quelle tempête dans le monde des képis qui nous gouverne ! Je peux tourner la difficulté en ne faisant pas figurer mon nom, en déguisant mon écriture, en prenant mille précautions. Cela suffira-t-il? Jusqu'à présent,

la course des petits billets semble se poursuivre, pendant la brève minute matinale où nous sortons de nos cachots, sans rencontrer de gros écueils et sans que le flair de la chiourme soit mis en éveil. S'ils suivaient scrupuleusement leur règlement, tout ce trafic deviendrait impossible. Heureusement, ils sont très paresseux. Leur grande préoccupation, c'est d'expédier rapidement le travail. Profitons-en et, derrière l'incurie administrative — pour dérider nos fronts maussades — annonçons l'apparition prochaine (et subversive !) de notre étrange gazette. Son titre est tout trouvé ; je l'appellerai : *l'Enfermé,* en mémoire de Blanqui, le plus grand, le plus sincère et peut-être le plus calomnié des embastillés.

***

Je déchiffre curieusement les inscriptions murales. Elles sont révélatrices de la mentalité des prisonniers. Disons-le tout de suite, neuf fois sur dix elles ne font que se répéter. Ce sont, en général, des formules banales que les générations successives de prisonniers semblent se transmettre fidèlement. Pourtant, on en rencontre d'originales. J'en ai noté de toutes sortes, car la scriptomanie est ici fort répandue.

La plupart ont pour but de malmener le personnel pénitentiaire.

« *Dans mon pays, ce sont les hommes qui gardent les vaches, ici c'est le contraire.* »

« *La Santé, c'est le tombeau des hommes et le paradis des vaches.* »

Etc., etc.

L'injure suprême, que des inscriptions multiples répètent le long des murs humides des préaux, consiste à attribuer aux gardiens... des mœurs spéciales.

La pédérastie — passive — semble soulever un certain mépris chez les criminels. Ils méprisent d'ailleurs également la femme. « *Honneur aux hommes! Mort aux donneuses!* » La femme est infidèle et traîtresse, et l'on jure d'en tirer une exemplaire vengeance.

Faire des inscriptions pour relater ses exploits est une satisfaction vaniteuse dont peu de délinquants se privent. « *Fait pour coups et blessures.* » « *Fait comme poisse.* » « *Fait pour vol.* » « *Tombé pour sa trique.* » Etc.

***

Certains de ces graffiti montrent l'inconscience de leurs auteurs. « *Chocolat, fait comme P. D. Six mois.* » — « *Binocard des Deux Moulins fait pour meurtre d'une v... S'attend à être balancet* (sic) ».

J'ai relevé la déclaration suivante : « *Décarré le 8 novembre 1913 le matin, bon le soir pour coups et blessures.* » Ce qui signifie que l'auteur de cette phrase fut arrêté à nouveau LE JOUR

MEME de sa mise en liberté. On avouera que la prison ne *corrige* guère.

Ce fait n'est pas exceptionnel. Les détenus libérés de la prison de Fresnes commettaient tant de méfaits dans les villages avoisinant la prison qu'on a dû renoncer à les relâcher sur place. Le panier à salade les ramène à Paris, et ils ne sont mis en liberté qu'à la prison de la Santé.

« *Fait six mois pour la brayette.* JULOT. »

« *Premier coup de fauche. M'attend à une pige.* Gaston DES HARENGS. »

Les cris de haine voisinent avec les serments d'amour. « *Paul le Frisé aime la môme petits yeux.* » « *Vive l'Allemagne et l'anarchie!* »

Ce dernier cri révèle un état d'esprit curieux. L'héroïne d'Anatole France (dans *les Dieux ont soif*) crie « Vive le roi! » pour l'unique motif d'embêter ses tourmenteurs. Au fond, elle se moque totalement de la royauté (1). J'i-

(1) L'hypothèse d'Anatole France n'est nullement fantaisiste, l'exemple suivant le prouve : En l'an VI, un fusilier de la 105e demi-brigade fut condamné à la déportation par le Conseil de Guerre pour avoir écrit sur le mur de la Maison d'Arrêt : « Vive le Roy! M... pour la République! M... pour les citoyens! » (Cité par GROSMOLARD, *(Une prison lyonnaise sous la Révolution)*.

magine une mentalité analogue chez la plupart de ceux qui se disent anarchistes et qui profèrent d'énergiques malédictions contre la Société. Ayant, ou croyant avoir, des griefs de la plus haute importance à faire valoir, l'individu essaie de traduire son mécontentement avec le maximum de virulence. Et comme l'anarchie est la chose la plus abhorrée des gens de loi et de police, vite il s'y rallie — verbalement ! En réalité, il ne connaît pas le premier mot de la théorie anarchiste.

Depuis la guerre, de nouvelles formules ont fait leur apparition. « *Vive l'Allemagne ! A bas la France !* ». En période de conflit, il serait évidemment difficile de trouver quelque chose de plus séditieux. Et pourtant, dans d'autres circonstances, ceux qui écrivent cela eussent peut-être été les premiers à vitupérer contre les « Boches » !!

D'autres inscriptions montrent quelles sont les préoccupations intimes de la plupart des prisonniers. « *Quelle bonne mominette je prendrai en sortant, à la santé du gaffe qui m'ouvrira.* » Celle-là doit être antérieure à la guerre... et à l'interdiction de l'absinthe. D'une façon générale, « le vin, le tabac et l'amour » sont célébrés en termes aussi ardents que peu poétiques.

Je respecte l'orthographe : « *Ce n'est pas par des privation con* (sic) *vient à bout des hommes. Résignon nous mais ne cédon pas. Un martir. B.*»

Derrière la pensée maladroite, on sent ici un caractère bien trempé.

Voici des vers (?). Et des vers d'amoureux déçu...

Quel est encore le fou qui dit qu'il croit aux [femmes ?
Aux actions lâches et louches, aux sentiments [infâmes,
Qui trouve (sic) *un vrai bonheur à nous faire souffrir,*
Qui ne connaît qu'un but, assouvir ses désirs!

Derrière le tarif de la cantine, accroché au mur, je lis ce qui suit :

« *Mimile de Charenton dit B. J. A. A.*
« *1906-1910*, Maison de Montesson.
« *Quatre sapements.* 1911, *2 mois.* 1912, *un an.* 1913, *3 mois + 6 mois.* 1914, *18 mois. Reléguable à la prochaine. Vive 1915 et le Bat' d'Af!* 1915-1918. M. A. V. »

Ce détenu n'avait pas plus de 23 ou 24 ans. On voit qu'il énumère ses nombreuses condamnations (probablement obtenues pour cambriolage ou vagabondage spécial) avec orgueil et que la répression ne l'a guère amendé.

Les formules pessimistes abondent, on n'en sera pas surpris. Que « d'enfants du malheur » et de « Pas de Chance » ont passé par ces murs!

« *Le passé m'a trompé, le présent me tourmente, l'avenir m'épouvante.* »

« *Montmartre fut mon berceau. Cayenne sera mon tombeau.* »

Faisons remarquer que la rédaction des inscriptions faites sur les murs, les livres, les gamelles, etc... est presque toujours identique à celle des tatouages que la plupart des criminels portent sur leur corps, accompagnés de dessins et d'emblêmes plus ou moins artistiques.

⁂

C'est principalement à la Souricière que les inscriptions abondent. (La Souricière est une dépendance de la Conciergerie. On y mène pour quelques heures les détenus qui doivent être interrogés par le juge d'instruction ou qui doivent comparaître devant le Tribunal ou le Conseil de Guerre.) Les cellules sont très petites : un mètre de large sur deux mètres cinquante de profondeur. Elles ne contiennent qu'une tinette et un banc. Pas de fenêtre. L'air n'entre que par le haut de la porte, où se trouve une partie grillagée. Non seulement on n'y voit pas clair, mais on y étouffe. Et j'ai vu enfermer trois et quatre prisonniers, pendant toute l'après-midi, dans la même cellule !

Les murs y sont d'une saleté repoussante. Des inscriptions les recouvrent entièrement. Certaines sont vieilles de dix années ! Les unes sont tracées au crayon, d'autres sont gravées

dans le plâtre. Les détenus privés d'instruments emploient un autre moyen — peu académique — pour exprimer leur pensée. Ils écrivent avec des excréments !

C'est avec dégoût que je pénètre dans ces cloaques, où l'on me fait souvent séjourner depuis dix heures jusqu'à seize ou dix-sept heures ! J'ai pris le parti de me faire porter malade, afin d'éluder le plus possible la nauséabonde Souricière.

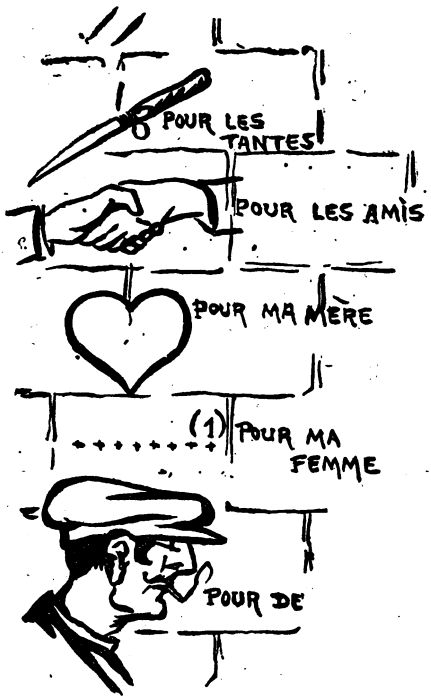
Combien de condamnés sont passés en ces murs ! Beaucoup d'entre eux ont eu le temps, après leur jugement, d'y inscrire un dernier anathème. O la lugubre énumération ! Années de prison, années de réclusion, années de travaux forcés ! Et les suprêmes adieux aux amis, à la femme, à la mère surtout...

« *Courage, espoir et du 100* » (et du *sang*).

« *Mort aux femmes ! Méfiez-vous des femmes, ce sont des v... et des donneuses. Vengeance !* »

On y trouve de tout, sur ces murs hideux. Dessins enfantins, dignes de la main d'un préhistorique ; poésies (?) obscènes ; diatribes révolutionnaires ; insultes aux juges, aux « gaffes », aux « flics », aux faux-amis qui trahissent. L'un de ces dessins m'a paru curieux. J'en ai pris copie (1).

(1) Voir le fac-simile de ce dessin page 97.



Dessin recueilli sur un mur de la Santé

(1) A cette place, le prisonnier avait dessiné une figure naïve et... anatomique, qu'il ne m'est pas possible de reproduire.

Tout en bas du dessin, il faut lire : POUR DEIBLER.

***

La vie de la prison développe en celui qui y est astreint, les plus égoïstes tendances. Sans cesse livré à lui-même, privé de tous rapports avec ses semblables, sa vie intellectuelle et morale se concentre uniquement sur sa propre personne, sur son sort présent et futur, sur ses souffrances, etc... Il revoit le passé, il interroge l'avenir... Dans une situation aussi sombre, il ne peut guère considérer autrui avec tendresse. Sa personnalité s'hypertrophie, il s'apitoie sur lui-même et songe amèrement aux joies dont les autres humains ont gardé la possession, tandis qu'il se lamente... Il finit par éprouver des sentiments d'hostilité envers ses semblables, qu'il rend vaguement responsables de ses maux. La prison développe donc l'égoïsme à l'excès.

Et l'égoïsme exacerbé est le point de départ de la plupart des actes anti-sociaux, de la plupart des crimes.

LIVRE V

Encore des Anecdotes

Celui-là se trompe fort qui s'imagine que l'autorité fondée sur la crainte est plus solide et plus durable que celle qui s'exerce par la confiance et par l'amitié. TÉRENCE

Il y aurait fort à dire sur la vie, les tourments, les souffrances des prisonniers — et la façon dont ils réagissent.

Parmi les tourments qui assaillent l'habitant des geôles, il est une obsession particulièrement douloureuse, profondément démoralisatrice. Je veux parler de l'obsession sexuelle. C'est une des plus néfastes conséquences de l'emprisonnement. Ces jeunes gens, ces hommes robustes, entiers possesseurs de leur virilité, que vont-ils devenir sous la féroce et grotesque contrainte à laquelle ils sont assujettis? Leurs désirs vont se développer jusqu'à l'exaspération. Ils ne pense-

ront plus qu'à cette chose, qui leur est interdite : l'amour.

L'inassouvissement sexuel empêche le prisonnier de goûter jamais un repos réel. Cette tension continuelle de l'esprit est certainement néfaste. Le mal serait moins grand si le prisonnier avait d'autres distractions. En particulier, le travail intellectuel, l'exercice physique, la promenade, pourraient constituer d'utiles dérivatifs. Mais la prison n'admet rien, ne permet rien. L'individu est condamné à se consumer à la flamme de ses propres désirs (1). Aussi, dans les prisons où les détenus couchent dans des dortoirs, règnent des mœurs sur lesquelles je crois inutile d'insister. Tant il est vrai que la Nature ne perd jamais ses droits, surtout chez les êtres dont la volonté est peu développée. (2).

---

(1) Le Dr LAURENT (*Les Beaux-Arts dans les Prisons*) a constaté la puissance des obsessions érotiques chez les prisonniers : « Ils ne peuvent dessiner une femme nue sans la déflorer d'une abominable fente rouge et béante. Ils ne sauraient concevoir un homme nu sans être orné d'un pénis en érection et ils donnent généralement à cet organe un volume qui ferait la joie de la courtisane biblique dont parle le prophète Ezéchiel. »

(2) M. HAVELOCK ELLIS (*Etudes de psychologie sexuelle*, II, p. 37) donne l'opinion d'un directeur de pénitencier américain (l'un des mieux organisés pourtant) sur la fréquence de l'inversion sexuelle chez les détenus.

« Dans un moment de pessimisme, je serais disposé à

Etonnez-vous ensuite que la raison du détenu sombre peu à peu, qu'il perde la mémoire, que toutes ses facultés soient successivement atteintes et désagrégées. Et tout cela au nom de je ne sais quelle morale rétrograde, qui fait de la continence monacale une vertu. Et encore, les moines... N'approfondissons pas !

Brantôme conte dans ses savoureux récits consacrés aux *Dames Galantes*, l'histoire de ce capitaine, enfermé dans la prison de Castellamare (Palerme), qui devint amoureux des deux filles, fort belles, du gouverneur de la prison, et qui parvint à se faire aimer de toutes deux ! La geôle cessa de lui paraître insupportable, « car ces deux sœurs s'entendaient et se donnaient si bien la main et se relevaient si gentiment en sentinelle, qu'il n'en fut jamais autre chose... Il me jura, car il était fort mon ami, que jamais il ne se fâcha tant que de sortir de cette si bonne

---

penser qu'ils le sont tous (pédérastes ou invertis) ; mais en admettant 80 %, je suis bien prêt de la vérité. »

Inutile d'ajouter que le même phénomène pathologique se produit partout où l'on entasse des individus du même sexe en les privant de satisfactions sexuelles normales (couvents, casernes, internats, etc.)

Un criminologiste italien demandait que les détenus fussent autorisés à coïter... aux frais de l'Etat. La proposition part d'un bon naturel. Elle est cependant un peu trop collectiviste, à mon gré !

prison et laisser ces belles filles, tant favorisé d'elles... »

On comprend ça !

Sous ce rapport, les prisonniers d'Etat étaient, sous l'ancien régime, assez favorisés. On sait qu'ils pouvaient, non seulement faire bonne chère, mais encore — l'exemple de Bussy-Rabutin le prouve — recevoir à volonté leurs belles amies. Dans ces conditions, le séjour des geôles royales devait être facile à supporter... On ne peut en dire autant de celui de nos prisons républicaines, même au régime, si adouci pourtant, des détenus politiques. (1)

***

... Loin de celle qu'il aime, le prisonnier sent le poison de la jalousie s'infiltrer dans son cœur, en dépit des résistances de sa raison. Il sait que par delà ces murs hideux, la vie continue... que son souvenir s'effacera, lentement, mais sûrement, dans le cœur chéri. Ce sera peut-être l'oubli, l'abandon, la trahison. Et le malheureux sent l'affreuse solitude augmenter et les ténèbres qui l'enveloppent devenir toujours plus épaisses...

Pour la plupart, les prisonniers sont d'ailleurs peu sentimentaux. Leurs unions sexuelles sont

(1) Et le Cardinal de Retz ! ! !

N° 6 — D

L'ENFERMÉ

Organe très irrégulier. Paraissant à la prison de la Santé

Aux Criminels !

Certes, un criminel vous avez commis un grand, je ne veux pas vous apprendre. Mais il est nécessaire de dire tout le vrai. Et aux qui vous supposent naturellement un beau de plaindre votre sort...

Je blâme et à bientôt que vous encore les hommes (Barbus et toujours, chacun essaie d'diffuser son bonheur par tous les procédés, fut a un équivalent de ses semblables). Parce tout les humains qui agissent ainsi comme moral raisonnés malheureux !

Et à grands, ne donnant pour l'exemple aux petits, il à aime d'un haut est plus grave et moins excusable que celui d'en bas.

Vous avez volé, à mieux vous le désir d'avoir de l'argent, d'être en la faim, à quelques fois a combattu voilà quoi de révolte. Les circonstances ne vous ont pas permis de vous épanouir sous le chaud soleil du Bonheur. Et, peut-être avez vous aimé la vie, mais vous êtes aujourd'hui, pâli en du cachot affreux.

Cependant en temps à mon chère société continue à monde de boutiques, donnée son confort, dépouille d'un mieux, à chacune qu'il gratifie d'un sourire cordialement. Le pauvre ceux de ses ouvriers souffrent comme elle, et le paie à moins possible. Il détruit graduellement ceux qui ses services à d'autre économiques. Les grands agissent pour détruire par le fer et le feu les populations ouvrières qu'elle voulait supplanter.

Partout on voit partout la lutte. C'est le règne de force brutale, de la Brutalité, de l'Hypocrisie. Je ne dis pas cela pour excuser les criminels que le code frappe. Ils sont au tort de voler et de tuer, surtout s'ils pouvaient éviter de le faire et un homme supérieur le peut toujours. Mais l'on a droit de leur crier : Malheureux vit tirer ! Oui, vous êtes plus vicieux que ceux qu'appelés ! On vous a fait ce que vous êtes : des criminels. Ceux qui vous ont frappés sont pour le plupart plus criminels encore que vous mêmes et leurs actes sont plus méchants plus nuisibles, plus condamnables que les vôtres.

Aspirez à crime en horreur soit, mais haut les cœurs ! Vivez une vie vraiment humaine.

Prêchons la Justice et le respect du droit d'autrui. Et dans une société où le crime gouverne, ne chercher rester libres, chacun de purs.

Prof. De Sa Bolla

Nouvelles fantaisistes

La Chambre des Députés considérant que l'alcoolisme est le grand fléau de criminalité, a décidé à l'unanimité la fermeture des débits de boisson dans un but de moralité nationale.

×

La richesse étant une perversion à la misère. Il faut la supprimer en la répartissant si l'on veut supprimer le crime a dit le Président de la République au cours d'un grand banquet.

Prochainement : Nous publierons une Etude sur la Cellule par le Docteur Milard, (très documenté.)

Entre nous

Aspirant sérieux à un apéritif en état d'ivresse que le trouble, notre ami Alombe n'a pu nous remettre sa petite chronique habituelle, étant puni de la cellule. Courage ami et à bientôt !

×

Mr H. A. ancien caissier de la Mre H. rue Réaumur, poursuivi pour détournement, serait reconnaissant aux amis qui pourraient le conseiller, utilement pour alibi. Sourie au fraud.

×

On nous demande insistant d'indiquer de bons avocats à nos correspondants. Nous aimons mieux le dire franchement, cette espèce est très rare ! D'ordinaire l'avocat est un oiseau rapace dont il faut se méfier. Un jeune député, un futur juge ! Mêlez journaliste, mêlez politicien...

Sauvons les exceptions, elles sont rares, mais nous ne prenons pas à responsabilité d'engager nos amis.

Le gentil Fifi nous quitte après trente jours fermes.

Le balayeur (N°12) aura fini sa peine demain. Ceux qui veulent en profiter pour lui confier leurs petites commissions pour à dehors le concierge en confiance. Journal jusqu'à vendredi (dernier limite)

A nos Lecteurs !

Soyez prudents pour lire et faire circuler le présent ! Oyez ! Oyez ! et pas de [illegible]

Fac-simile d'un exemplaire de mon « Journal »

davantage basées sur l'attraction charnelle que sur les affinités du tempérament ou de l'esprit. C'est ce qui explique qu'ils aient peu confiance en la fidélité du partenaire dont ils sont séparés et qu'ils souffrent souvent d'une jalousie aveugle et violente.

.... La prison! C'est une horrible fabrique de criminels, de fous, de pervertis, de déchets humains... On y distille le martyre sous toutes ses formes, l'idiotie, la névrose, toutes les tares, des supplices raffinés et une mort sournoise et lente. De ces deux fléaux: prison et criminalité, quel est le plus terrible?

***

La mentalité du prisonnier doit paraître bien étrange aux personnes qui ont eu le bonheur de ne faire jamais connaissance avec les geôles! L'isolement continuel, le manque absolu de société donnent à l'esprit une tournure spéciale et maladive. Le fait le plus simple, le plus insignifiant, acquiert une immense valeur. L'esprit note, retient et analyse les choses les plus négligeables. Et même dans les périodes d'abattement et de prostation, toujours le cerveau travaille, intensément.

Il n'est donc pas surprenant que le prisonnier ait recours pour se distraire (ou du moins pour occuper ses instants) à des amusements d'une pauvreté notoire.

Chacun a entendu parler de ce prisonnier qui fit l'éducation d'une araignée. D'ordinaire, on conte assez mal cette histoire. La voici, très résumée :

Le prisonnier dont il s'agit était un écrivain. (Nul n'ignore que les membres de cette corporation sont très exposés au risque de la prison. Ce qui est moins banal, c'est de voir enfermer un écrivain... membre de l'Académie Française ! Les dignes personnages qui composent actuellement cette assemblée semblent bien à l'abri de pareils avatars...)

Pellisson, homme de lettres et académicien, fut donc emprisonné, lors de la disgrâce du surintendant Fouquet, dont il était le protégé. Il resta à la Bastille de 1661 à 1666, et c'est lui qui, pour tromper l'ennui, imagina d'apprivoiser une araignée.

Voici comment il opéra :

Pellisson avait avec lui un domestique basque, lequel jouait de la musette pour désennuyer son maître.

Ayant attrapé une mouche, Pellisson la posait à une petite distance de l'araignée, pendant que son laquais faisait entendre une mélodie. Au début, troublée par le bruit, l'araignée ne fut pas sans hésiter. Cependant, la gourmandise finit par l'emporter, elle sortit de son obscur repaire et alla prendre sa proie.

L'expérience fut souvent, très souvent renouvelée. Dès que la mouche-appât était posée, la musique commençait et l'araignée, délivrée de toute crainte, venait chercher la nourriture offerte.

Progressivement, Pellisson prit l'habitude de placer ses mouches à des distances plus grandes. Dorénavant accoutumée aux sons musicaux, la vilaine bête — encouragée au surplus par la douceur et la bienveillance des deux hommes — devint tellement familière, qu'aux premiers accords du musicien, elle surgissait de son trou et venait dévorer ses victimes jusque dans la main de l'académicien, lequel était au comble de la jubilation.

Hâtons-nous d'ajouter que semblables amusements sont hors de la portée des modernes prisonniers. D'abord, ils sont soumis à l'isolement le plus complet. Ensuite, ils sont non seulement privés d'instruments de musique, mais il leur est formellement interdit de faire le plus léger bruit dans leurs cellules, soit en sifflant, soit en chantant. Ceux qui voudront marcher sur les traces de l'illustre Pellisson, seront donc obligés d'influencer leurs sujets (araignées ou autres) à l'aide de procédés uniquement silencieux.

Une seconde historiette nous fera connaître des passe-temps encore moins intelligents.

Vers la même époque — âge heureux des lettres de cachet — un gentilhomme fut jeté en prison. Une cellule affreuse et obscure (comparable à celles de la prison militaire de Lyon!) fut le théâtre où son désespoir se livra carrière. Il se jeta sur la paille moisie et, pendant des jours entiers, resta plongé dans la plus amère détresse. Même il songea à la mort, mais comment l'obtenir?

Enfin — tant est puissant l'instinct de conservation! — le prisonnier sentit des idées un peu moins sombres se faire jour en son crâne endolori. Il fit le tour de sa cellule, qu'il avait négligé jusqu'alors de regarder. Le hasard le mit en présence d'une épingle... Pour s'occuper, le voilà qui s'agenouille et qui cherche, explorant les coins les plus obscurs, les anfractuosités les plus cachées. Après de longues et minutieuses recherches, il fut en possession de sept épingles.

Savez-vous ce qu'il fit alors? Lorsqu'il fut bien certain d'avoir partout fureté, plutôt mille fois qu'une, notre prisonnier se retrouva triste et découragé dans son cachot. Son passe-temps allait lui échapper. Que faire désormais? Que devenir? Il eut alors une inspiration. Les sept épingles, si patiemment recueillies après tant de

jours de recherches, furent... rejetées aux quatre coins de la geôle, parmi la poussière et la paille. Et le prisonnier recommença à les chercher!

Quand il les eût retrouvées toutes — cela demanda un certain temps — il n'hésita pas à recommencer.

Ce sport bizarre dura six ou sept ans.

On vint enfin le délivrer. Il était temps, car le gentilhomme avait acquis une telle habileté dans la recherche de ses épingles qu'il les retrouvait toutes maintenant au bout de quelques heures à peine, et qu'il voyait avec terreur approcher le moment où sa chère distraction lui manquerait.

On le trouva allongé à plat ventre, cherchant ses épingles à tâtons. Il leur avait donné des noms et ne les confondait nullement les unes avec les autres. Ne faut-il pas que l'homme se forge des attachements et des occupations, fussent-ils illusoires ?

D'après certains auteurs, ledit prisonnier devint fou. D'autres assurent que le roi, attendri par cette histoire, grâcia le malheureux et lui offrit, à titre de souvenir, un objet d'art constitué par les sept épingles reliées par une chaîne d'or émaillée de pierres précieuses. Peu importe d'ailleurs le dénouement de l'aventure...

On ne peut nier, en tous cas, que les sens de l'homme finissent par s'adapter aux circonstances les plus anormales. A ce propos, j'ai sou-

venir d'une anecdote citée, je crois, dans *La Pluralité des Mondes* (de Flammarion). Un prisonnier, enfermé pendant vingt ou trente ans dans un cachot souterrain, absolument obscur, devint capable, au bout d'un certain temps, d'y écrire et d'y lire sans difficultés. Lorsqu'on voulut le rendre à la liberté (et à la lumière!) ses yeux, devenus très impressionnables, le firent souffrir à un tel point qu'il sollicita comme une faveur de réintégrer son cachot, estimant qu'il ne lui serait plus jamais possible de s'habituer de nouveau à la belle, à la saine, à la joyeuse lumière du jour...

Il est incontestable que le prisonnier contracte souvent des manies étranges et s'intéresse à des mesquineries. L'un grave mille fois son nom et celui de sa femme. L'autre s'amuse avec des brins de paille. Celui-là dessine sur les murs. Certains jouent avec les mouches qu'ils capturent. Ce dernier confectionne un jeu de cartes avec de vieux papiers...

Pour ma part, je consens à avouer qu'il m'est advenu, quand j'étais fatigué de lire et d'écrire, de me délasser en jouant au bouchon... avec des croûtes de pain.

Au quartier politique de Clairvaux, nous faisions d'interminables parties de cartes et de dames. Et pourtant, quand je suis libre, il ne m'arrive jamais, jamais, jamais, de m'adonner

à un « jeu » quelconque. J'ai bien autre chose à faire !

Un rien intéresse le prisonnier. Il conserve avec soin des objets sans valeur, vieilles boîtes, bouts de ficelle, etc... Des choses qu'on ne ramasserait pas dans la rue deviennent en prison très précieuses et sont mises de côté !

Riez si bon vous semble, chers lecteurs ! Je vous souhaite bien sincèrement de ne jamais passer par là...

***

Pellico, le prévôt de Beaumont, Le Tasse, Galilée, Latude, Bonivard, sont parmi les plus célèbres victimes de la prison d'Etat. Les premiers sont trop connus pour que je veuille narrer leurs aventures. Bonivard, né à Seyssel en 1473, mort à Genève en 1570, est moins familier au grand public.

C'était un homme d'un rare mérite, un philosophe indépendant, si nous en croyons J.-J. Rousseau ; il aimait la liberté « quoique Savoyard » et il était tolérant « quoique prêtre. »

Bonivard fut un précurseur de la démocratie, un écrivain alerte et talentueux.

Quand seront heureuses provinces,
Royaumes, villes et villages ?

Quand on fera sages les princes,
Ou (qu'est plus court) princes les sages?

De famille ecclésiastique, il sympathisa cependant avec les protestants, dont les tendances libérales l'attiraient. Il prit le parti des Gènevois contre le duc de Savoie et devint l'ami de l'héroïque Philibert Berthelier. Persécuté et arrêté, il resta six ans dans le célèbre château de Chillon, sans perdre sa bonne humeur et son indépendance.

« *Avais si bon loisir de me pourmener que je empraignis un chemin en la roche qui était le pavement de céans, comme si on l'eut fait avec un martel.* »

Effectivement, les gardiens de Chillon — ce remarquable repaire féodal — montrent encore dans le « pavement » de la salle dite « salle Bonivard », la trace laissée par les pieds de l'infatigable prisonnier dans la pierre.

En se « pourmenant » de la sorte, Bonivard composait maintes poésies et maintes pensées pleines de philosophie et de verve. Son courage ne l'abandonna jamais pendant ces dures années de captivité.

Prisonnier qui désespère, pense à Bonivard! Efforce-toi, comme lui, d'être souriant devant l'adversité...

La figure de Bonivard évoque celle de La Chalotais, victime, lui-aussi, de l'intolérance religieuse. Les Jésuites, qu'il avait courageusement attaqué, (1) le firent enfermer au château de Saint-Malo, où il supporta les plus mauvais traitements et où il écrivit ses « Mémoires », avec un cure-dent, de la suie et du sang ! « Le cure-dent de M. de La Chalotais grave pour l'éternité ! », disait Voltaire, avec raison.

***

Il va sans dire que les prisons de l'ancien régime — sauf en ce qui concerne quelques privilégiés — n'avaient rien d'agréable ! Rien de plus infect ne saurait être imaginé.

D'après l'ordonnance royale de 1670, le prisonnier n'avait droit qu'à une ration de paille tous les dix jours pour son couchage et à une ration de pain par jour pour sa nourriture. Les malheureux détenus étaient livrés sans contrôle au bon plaisir du geôlier qui les maltraitait et les exploitait sans vergogne. Il trafiquait sur la qualité et la quantité du pain et quant à la paille...

(1) « L'esprit monastique est le fléau des Etats ; de tous ceux que cet esprit anime, les Jésuites sont les plus nuisibles, parce qu'ils sont les plus puissants. C'est donc par eux qu'il faut commencer à secouer le joug de cette nation pernicieuse. » DE LA CHALOTAIS, Procureur Général du Parlement de Bretagne.

il oubliait presque toujours de la renouveler, laissant croupir le prisonnier dans la vermine et dans l'ordure.

Par contre, ceux qui pouvaient payer n'étaient privés de rien. Vins, liqueurs, victuailles, leur étaient procurés à des tarifs fort onéreux, nous devons l'ajouter. Certains geôliers allaient jusqu'à introduire des femmes... faciles dans les geôles de ces détenus privilégiés.

Mais les autres! Pitoyable était leur sort...

La Révolution, qui sur tant de points ne fit qu'une œuvre imparfaite, semble avoir rendu les prisons un peu moins inhabitables. L'utilisation forcée des vieux édifices délabrés ne permit pas d'améliorer beaucoup l'hygiène, mais les anciens errements de privilège et de brutalité furent abandonnés dans une large mesure.

Les mémoires d'un « aristocrate » enfermé en 1793 montrent que dans cette période troublée, la détention n'était pas aussi insupportable que certains esprits partiaux l'insinuèrent.

M. d'Arjuzon nous dit, en effet, que, sous la Révolution il y avait à Port-Libre cinq cents détenus des deux sexes, de tout âge et de toutes conditions, incarcérés pêle-mêle. Pour se distraire, ces braves gens avaient imaginé toutes sortes d'occupations: lectures, représentations

théâtrales, jeux divers, auditions musicales et vocales.

M. d'Arjuzon, ancien receveur général des finances, qui eut la chance d'échapper à la guillotine, nous a laissé dans son « Journal » une peinture assez fidèle de la vie qu'on menait à Port-Libre. (1). On n'y était pas trop malheureux, à ce qu'il paraît, et les heures s'envolaient vite. Il est bon de tenir compte cependant que M. d'Arjuzon avait des raisons spéciales pour ne point maudire la prison. En effet, il y noua connaissance avec une gente demoiselle, également détenue, dont il devint le consolateur et qu'il épousa par la suite. Une commune vie de bonheur en résulta, comme dans les « bons » romans, et notre financier a pu faire cette piquante remarque à la fin de ses *Mémoires:* « Etrange effet de la destinée! C'est dans cette prison, sur le sol épineux, que le germe de mon bonheur s'est développé! » La chose est tellement rare, tellement curieuse, qu'elle m'a parue digne d'être signalée.

(1) " Port-Libre " était l'ancien couvent de Port-Royal, désaffecté et débaptisé.

LIVRE VI

L'Inutile Férocité de la Prison

Pour garantir leurs biens, les riches ont inventé des Tribunaux, des Juges et cette Guillotine, espèce de bougie où viennent se brûler les ignorants.

H. DE BALZAC
(Gobsek)

Celui qui inventa la Prison devait avoir l'âme d'un beau tortionnaire !

Quels raffinements cruels !

On ne pouvait imaginer rien qui fût aussi déprimant et qui poussât aussi loin l'art de raffiner la souffrance.

De l'existence humaine, on retranche tout ce qui pouvait lui donner de la couleur et du charme. D'un homme — cette puissance — on a fait un cloître, une chose stérile ; un dément que l'on émascule et que l'on déforme avant de lui

donner le coup final. Bizarre civilisation et singulier « humanitarisme « !

N'avez-vous jamais entendu des sots (l'espèce n'en est point rare) émettre l'opinion suivante :

— On n'est pas assez malheureux en prison ! Beaucoup d'ouvriers voudraient habiter un logis comparable aux cellules des prisons modernes... Les délinquants s'y trouvent d'ailleurs tellement heureux, qu'une fois libres, leur plus ardent désir consiste à y revenir le plus rapidement possible et qu'ils commettent de nouveaux délits avec cette intention formelle. Ah ! si le gouvernement donnait des instructions plus sévères à ses magistrats, si l'on était moins indulgent à l'égard de la tourbe sociale, la criminalité ferait assurément beaucoup moins de progrès !

Vous reconnaissez ce raisonnement, n'est-ce pas ? Il est assez banal.

Bien entendu, les gens qui parlent ainsi n'ont jamais mis les pieds en prison. Ils voient cela de loin. S'ils y passaient seulement une ou deux semaines, ils changeraient vite d'opinion.

Pour trouver « que la prison a du bon », il faudrait être en effet d'une race de chiens fort docile. Certes, il y a des individus qui s'accommodent de la vie pénitentiaire. J'en ai vu pas mal. Mais quels sont ces individus ?

Ce sont des *mendigots*, qui arrivent, dès le retour de la saison froide, qui se font *ramasser*

sous un prétexte quelconque, afin d'avoir un abri.

Pauvres loques humaines! Depuis des années et des années, ces êtres traînent leur misère et leur déveine à travers toutes les vicissitudes. Repoussés partout et par tous, ils ont perdu l'espoir de goûter une vie digne et propre. Qui voudrait désormais les accueillir? Qui accepterait de les employer? Ils ne parviennent à subsister, misérablement, qu'à l'aide de vagues aumônes ou de maigres rapines....

L'été, leur vie est encore supportable. Si le paysan les chasse de sa grange, si les chiens les écartent de la ferme, ils peuvent aller dormir... à la belle étoile! En maraudant quelques fruits, quelques légumes, ils parviennent, pendant la saison clémente, à éviter la faim — tant bien que mal. Mais l'hiver arrive. Plus rien à chiper. Les nuits sont glaciales. Et les paysans se montrent plus méfiants, moins généreux que jamais. On risque de se réveiller gelé — ou de ne pas se réveiller du tout. A la « Boîte », au moins, on est un peu (très peu!) chauffé. On a une *boule de son* et quelques cuillerées de rata. C'est appréciable, pour ces gueux minables.

Que peut faire la perte de leur « liberté » (?) et de leur « dignité » (!) à ces déchets sociaux? Ces mots n'ont aucun sens pour l'armée de vagabonds, de miséreux, d'épaves pitoyables qui vient échouer dans les hôpitaux, les asiles de nuit et les prisons.

Je me rappelle avoir lu dans un journal l'anecdote suivante : Un prisonnier, à force de ruse, était parvenu à sortir de sa cellule et il en avait profité pour assommer l'unique gardien (cela se passait dans une prison de médiocre importance). Notre homme, au lieu de s'en aller ensuite purement et simplement, imagina d'aller délivrer ses compagnons de captivité. Excellente intention, certes, et qui dénote un tempérament humanitaire.

Pensez-vous que lesdits prisonniers se sont empressés à profiter de l'aubaine et qu'ils aient accueilli avec joie cette mise en liberté inattendue?

Pas le moins du monde! Ils n'eurent rien de plus pressé que de prévenir les passants, afin que la police puisse venir les remettre sous clef...

C'est raide, hein? Et ça paraît incroyable. Réfléchissez. Evoquez la veulerie humaine : elle est sans limite. La peur du risque, la crainte des responsabilités, la lâcheté devant toute lutte ouverte, voilà qui caractérise la plupart de nos contemporains. On l'a bien vu pendant la guerre ! Des millions d'hommes n'ont-ils pas donné leur vie... parce qu'ils n'osaient pas tenter un geste de révolte, craignant les représailles de l'autorité. O Gribouilles !

***

Pour établir que la Prison est *trop douce*, on invoque la récidive.

Il est visible, cependant, que la plupart des récidivistes sont placés par la société elle-même dans l'obligation de commettre de nouveaux délits. Leur casier judiciaire ne leur permet plus de vivre « honnêtement ». Quand on y a passé une fois, dit-on, il y a gros à parier qu'on ne manquera pas d'y revenir. C'est le cas de dire qu'il n'y a que le premier pas qui coûte... (1).

Parbleu! C'est compréhensible. Toutes les portes se ferment devant l'homme « qui a été en prison ». Tout le monde le rejette. On ne veut pas lui donner de travail. Sa famille elle-même le renie ou se méfie de lui. La police le surveille, avec le tact qui la caractérise! Elle le signale à ses patrons, s'il est parvenu à se faire embaucher, et elle le fait, très souvent, jeter sur le pavé. On va aux renseignements chez son concierge, chez les commerçants du voisinage. Bref, on lui

(1) Sur 9694 individus condamnés par les Cours d'Assises en 1893, 4359 (soit 45 %) étaient récidivistes. (*Revue des Revues*, 15 août 1895.)

Nous trouvons une proportion aussi grande dans les pays voisins : 34 % en Allemagne, 36 % en Italie, 52 % en Suisse. En Angleterre, sur 158 232 personnes détenues dans les prisons (en 1893), 87 388, soit plus de 55 %, avaient été condamnées antérieurement.

rend la vie impossible et s'il prend le parti de changer de domicile ou de localité, il ne sera pas quitte. La tare indélébile l'accompagnera partout. Et la police, qui est chargée, prétendra-t-on, de rendre les crimes impossibles, les engendre au contraire par des tracasseries inutiles et des persécutions qui frisent parfois l'odieux.

Pour devenir récidiviste, il n'est pas nécessaire d'avoir l'âme d'un « criminel ». Le déterminisme implacable des institutions sociales se charge d'accomplir l'œuvre mauvaise. Lorsqu'ils ont eu la guigne de passer par la geôle hideuse, bien rares sont ceux qui parviennent à « refaire » leur existence.

Autre chose : le contact des gens de police et de prison n'est pas fait pour ramener l'individu à de meilleurs sentiments. J'en ai déjà donné quelques preuves et je n'y insisterai pas à nouveau. Les policiers, en particulier, sont fort brutaux ; ils maltraitent à tort et à travers les malheureux qui tombent sous leur coupe. Aussi, loin de s'amender, le prisonnier couve sa rancune et sa haine, et il devient, presque toujours, un antisocial, un révolté (1).

(1) Lisez ce que dit le Dr LOCARD, Directeur du Laboratoire de Police Technique de Lyon : « Tu ne veux pas parler, on va te laisser réfléchir. » La cellule noire, à la porte blindée, se ferme sur lui. Il est seul, il n'y voit

Les hommes que la prison happe souffrent d'ailleurs à des degrés différents. Il n'est pas juste, par conséquent, de les englober dans une même répression et nous touchons là un des vices essentiels de notre système judiciaire.

Plus l'éducation de l'individu est élevée, plus il est conscient et par conséquent plus grande

---

pas, il a faim, le temps passe. Pas de diner. La nuit pareille au jour; pas de lit, pas de banc, et toujours le silence obscur et l'air rare. On ouvre : « Veux-tu parler ? » — « J'ai faim. » — « Veux-tu parler : tu mangeras. » — « Non. » Midi, la griffe tenaille le ventre creux. De nouveau, on ouvre. On l'amène à la lumière. Un repas est servi, qui semble superbe : de la viande, du vin, un pain énorme, surtout de l'eau de vie en abondance. « Mets-toi à table. » Raillerie aussitôt comprise : dans le "jar" dont ils se servent, lui et eux, se mettre à table, c'est parler, dire les choses, avouer. Et il se met à table. L'eau de vie délie sa langue. Dans le bien-être du ventre plein, il s'abandonne. et pour être sûr de manger encore, il livre sa tête au bourreau. Ceci, c'est la question, vainement abolie.

...Autre procédure. Manifestation, désordre dans la rue, arrestations en masse. Le poste plein. Un arrêté proteste : « Je n'ai rien fait ». — « Vous m'avez appelé vache ». — « Ce n'est pas moi ». Ce qu'un euphémisme peu académique, mais compris des masses, désigne sous le nom de machine à bosseler, alterne avec la chaussette à clous. Les ecchymoses s'étalent. C'est le passage à tabac. Le prévenu avoue. L'incident est clos. » *La Police*, p. 101.

Comme ces mœurs sont odieuses !

est sa détresse. La prison est bien moins odieuse pour la brute, pour l'être qui se contente d'une existence grossière et qui ne ressent que les plus vulgaires besoins de l'animalité. Parlez à ce détenu, par exemple, du chagrin que l'on éprouve loin de la femme aimée, il répondra par une obscénité. Peut-être même, si cela lui est possible, vous fera-t-il quelque ordurière proposition...

Hélas! par moments, je voudrais pouvoir ne plus penser, me convertir comme les autres en un automate qui boit, mange et dort, oublier que par delà ces murs exécrés, il y a encore de la vie, de la joie, de l'amour, — des choses belles, utiles, grandes. Mais je ne peux pas. Il me faudrait arracher de moi tout ce qui pense, tout ce qui sent. L'abolition de tous les souvenirs serait nécessaire. Tuer et extirper tout ce qui fut bon et ce qui fut triste; supprimer la mémoire de toute vie antérieure. Il me faudrait tout oublier et tout abolir. Bref, il me faudrait mourir, pour ne plus souffrir...

Ceux qui ne sont pas passés par là ne me croiront pas. Ceux qui ne savent lire, ni en eux, ni en autrui, me prendront pour un sentimental à l'excès. Ils m'appelleront pleurnichard. Je ne crois être ni l'un, ni l'autre, pourtant. Dans les circonstances ordinaires de la vie, je me comporte assez « raisonnablement ». Je n'obéis pas aveuglément aux seules poussées de l'instinct. Mais en prison... Le moindre souvenir, le plus petit fait suffisent pour m'attendrir. A tout ins-

tant, je revois des scènes de ma vie passée. Elles se dessinent dans mon esprit avec une précision qui m'étonne. Je pense à des détails qui n'avaient jamais retenu mon attention. Je me revois, menant cette vie bonne et simple, dont je n'appréciais pas assez la valeur autrefois et qui me semble, maintenant, inestimable, précieuse. Enfermé, je comprends mieux, je ressens mieux, je vois mieux. Et mon cerveau ne peut broder que sur un seul thème. Son incessant effort m'obsède : je songe au Passé. Le présent est si pauvre et si laid! Et l'avenir? Que puis-je en apercevoir? Si peu de chose! Dans un horizon si lointain? Et je ne pourrais construire que sur l'inconsistance d'un rêve, auquel la réalité sinistre aurait tôt fait de m'arracher. Il ne me reste que le passé. Promenades joyeuses, luttes stériles, espoirs et déceptions, voluptés et déboires; je revois, je revis tout cela. Et ce n'est que par l'abrutissante douleur qui finit par envahir ma tête harcelée de pensées qu'un peu de repos m'est possible...

Aussi, j'occupe mes loisirs à la confection de mon « journal ». Voilà déjà plusieurs numéros de l'*Enfermé* (entièrement rédigés par moi), qui circulent dans ma division. Une grande prudence est nécessaire. Je ne l'offre pas à tout le monde. Mes lecteurs ne sont pas très nombreux... mais par contre ils me félicitent et m'encouragent chaudement.

Le lecteur reçoit son journal le matin, à la promenade. Il le garde une journée entière et le re-

met lui-même le lendemain matin à un autre lecteur. Jusqu'à présent rien n'a été éventé. Espérons que je pourrai continuer à amuser mes compagnons d'infortune, tout en diminuant mes propres ennuis. Quant au contenu du journal, il est philosophico-révolutionnaire-sarcastique.

Une grande place y est faite — cela va de soi — à la criminologie..... (1).

***

En effet, le moment est bien choisi pour disserter sur le rôle social et moralisateur de la prison. Une question doit être posée : Pourquoi enferme-t-on les délinquants?

D'abord, sans nul doute, pour les empêcher de nuire. Mais, de deux choses l'une. Ou bien le détenu est irrémédiablement dangereux et dans ce cas sa suppression pure et simple serait une solution moins barbare qu'un perpétuel internement, dans des conditions aussi cruelles surtout.

Ou bien alors, on considère que le délinquant peut être ramené à de meilleurs sentiments. On l'enferme pendant une période déterminée, afin de le « corriger ».

(1) Voir le fac-similé, page 107.

Mais cette période est basée sur la gravité du délit commis, au lieu d'être basée sur le degré de « curabilité » du prisonnier, ce qui est une première inconséquence. On le remet en liberté, non quand il est devenu inoffensif, mais quand il a « fini son temps », sans s'inquiéter le moins du monde de ce qu'il fera à sa sortie.

(La mise en « liberté conditionnelle » constitue une tentative pour réagir contre cet état de choses, mais qui fonctionne d'une façon très défectueuse. C'est le règne du favoritisme et du bon plaisir gouvernemental. C'est aussi le règne d'un tas de patronages plus ou moins cléricaux qui s'emparent du libéré pour l'exploiter à qui mieux mieux et lui imposer un genre d'existence qui n'est guère supérieur à celui de la prison. En Amérique, des efforts plus sérieux ont été faits. Le tribunal ne limite pas la durée de l'emprisonnement et le détenu peut être libéré dès que sa conduite permet de supposer qu'il est apte à mieux se conduire. En théorie, tout cela est très beau, mais on ne peut espérer des résultats vraiment probants au sein d'une société où l'argent, l'ambition et la corruption gouvernent.)

Dans tous les cas, que le prisonnier soit incurable ou qu'il soit amendable, peu importe, car l'emprisonnement aggrave toujours le mal.

M. Griffiths, inspecteur général des prisons anglaises, déclarait dans un congrès : « Il faut partager les délinquants en deux grandes catégo-

ries : ceux qui ne devraient jamais entrer en prison et ceux qui ne devraient jamais en sortir. »

Cet aveu confirme ce que j'ai dit plus haut : la prison ne corrige pas, n'améliore pas. *Elle rend le criminel plus dangereux encore.*

Quant à l'incorrigible, s'il n'y a vraiment pas d'autre moyen de se préserver et s'il est vraiment établi qu'il constitue un danger permanent pour ses semblables, enfermez-le. Mais ne le faites pas souffrir ! C'est un irresponsable. Il a droit à tout le bonheur que vous pouvez lui accorder, dès qu'il est mis hors d'état de nuire. Traitez-le comme un malade, comme un aliéné, comme un être digne de pitié et d'amour — et non comme une bête féroce.

Donc, la prison actuelle ne sert à rien. Non parce qu'elle est trop douce, ainsi que s'obstinent à l'affirmer tant d'esprits simplistes, mais au contraire parce qu'elle est trop cruelle.

***

Reprenons les deux types de prisonnier que nous esquissions tout à l'heure : La brute et le sentimental. Quelle sera l'influence de la prison sur le premier ? Il deviendra très probablement un peu plus brute... Et sur le second ? Son intellect en débâcle, sa vie gâchée, son cœur meurtri... Il se déprimera par la désespérance. Il de-

viendra lui aussi, assez souvent, une brute. Comment la prison pourrait-elle améliorer le moral de l'un ou de l'autre de ces hommes, puisqu'elle ne fait que... heurter et détruire les vraies bases de la vie morale? Idéal, dignité, sentiment; elle fait tout disparaître, elle rend tout inutile et douloureux. Elle s'attaque également à l'équilibre physiologique sans lequel l'harmonie individuelle est compromise. On comprend mal que nos sociétés modernes, qui se piquent de science et de raison, se dénomment civilisées et humanitaires, soient encore victimes d'erreurs aussi grossières. On s'explique difficilement qu'elles emploient des moyens de répression aussi barbares... et qui n'ont pas même l'excuse d'être utiles...

Un grand facteur de démoralisation, c'est l'inaction. On passe des journées entières les bras ballants, on tourne interminablement dans sa cage, on compte les minutes qui, lentement, s'écoulent. Ce serait un agréable dérivatif que de pouvoir se donner à une besogne capable d'arracher l'esprit aux préoccupations et à la tristesse. La vie inactive, entre quatre murs, désagrège la volonté la plus forte. L'intelligence la mieux assise n'y résiste pas longtemps.

Comme je m'ennuie! Pour occuper mon temps, je noircis des pages et des pages, infatigablement. J'envoie, presque chaque jour, à ma chère Jeanne, une épître de quatre pages — et ces quatre pages en valent huit, tant mon écriture fine et serrée va se nicher entre les lignes

et au travers des marges. Je fais le tour de ma cellule, cent fois, mille fois de suite. Je m'astreins à lire le roman idiot que l'on m'apporte chaque semaine de la bibliothèque pénitentiaire. Malgré tout, le temps est long, mortellement. Et jamais je ne connais l'heure, ce qui pourrait, dans ce désert froid, me servir à poser des jalons...

Cette inaction est d'autant plus pénible pour moi qu'elle ne cadre nullement avec mon tempérament. Je suis habitué à fournir une grande somme de travail. Et, de nouveau, le cinématographe de ma vie d'hier défile devant mes yeux assombris.

...A peine levé, je dépouillais mon courrier, je préparais ma correspondance, mes expéditions, puis je descendais à l'imprimerie. En général, j'avais tant à faire que je devais me multiplier. Je m'occupais de composition, de mise en pages, de tirages, brochage, pliage. Tour à tour, je margeais, je tournais la roue, je faisais des paquets, je rédigeais des articles, je corrigeais des épreuves et je trouvais encore le temps de converser avec les visiteurs, souvent trop nombreux à mon gré. Quand l'heure du déjeuner ou du dîner était venue, je disais : Déja! J'étais rarement couché avant minuit et ce n'est que dans mon lit que je trouvais le temps de jeter les yeux, rapidement, sur les journaux, les revues, les livres... Les jours, les semaines, les mois s'envolaient vite. J'avais toujours devant

moi des travaux et des projets considérables. Il m'était impossible de me regarder vivre...

Tandis que maintenant... je mène une existence absolument vide. Je suis comme un être stupide, arpentant ma cellule en comptant mes pas, sans parvenir à chasser les myriades de réflexions, graves ou puériles, qui se présentent à mon esprit. Je ne parviens pas même à dormir.

Et tout devient motif de tristesse, en ces murs. Si, par hasard, la température est belle et si, par extraordinaire, le prisonnier parvient à apercevoir un maigre rayon de soleil, loin de s'égayer, il s'assombrit davantage encore sous le flot des constatations mélancoliques qui s'imposent.

***

Une telle existence est-elle de nature à développer un être humain, à le fortifier, à l'améliorer?

Cependant, le détenu est admis à travailler. Mais, je l'ai dit plus haut, les travaux que l'Administration lui fait exécuter ne lui permettent guère d'échapper à l'ennui.

Par curiosité, je me suis fait apporter du travail. Il s'agit de confectionner des éventails. On colle une baguette de bois dans un « frou-frou » de papier. C'est payé 0 fr. 60 le mille. Pour en faire mille par jour, il faut travailler, fébrilement, durant douze heures. Et le prévenu n'est

admis à toucher que les deux tiers de son salaire: soit 0 fr. 40 par jour. (Le reste demeure acquit à la prison). Quant au condamné, il est soumis à une retenue de moitié; lorsqu'il est récidiviste il ne touche même que 1 ou 2 dixièmes: soit 2 ou 3 sous par jour. On voit qu'il est difficile de devenir riche ici.

(L'assassin Timmermann, qui fut détenu en Belgique pendant *trente années* (de 1860 à 1891), ne parvint à amasser qu'un pécule d'un millier de francs environ. Il n'est pas rare de voir un détenu remis en liberté après plusieurs années d'emprisonnement *et de travail* sans autres ressources qu'une somme insignifiante, ce qui le conduit inévitablement à récidiver bientôt).

J'ai refusé de continuer ce puéril travail. En qualité de prévenu, on ne peut me contraindre. J'en profite. Ce n'est pas simplement parce que le salaire est dérisoire. Je travaillerais volontiers pour rien si l'on me donnait une occupation à peu près intelligente. Je ne demanderais aucun salaire et ce me serait un vif plaisir que de pouvoir consacrer mes instants à quelque chose de sérieux. Mais un travail stupide est aussi déprimant que l'inaction. La fabrication des éventails n'empêcherait pas mes idées de fermenter. Le travail qui plaît et qui intéresse est seul susceptible d'absorber l'esprit. Un labeur qui répugne ne peut que fatiguer et abrutir celui qui est contraint de s'y livrer.

C'est le travail stupide et la tyrannie qui engendrent la paresse. Un être sain cherche, presque toujours, à dépenser son activité. Lombroso cite des prisonniers qui s'appliquaient, malgré les punitions, à des travaux *interdits* et qui délaissaient le travail réglementaire. L'un d'eux avait fabriqué une horloge fonctionnant très bien, AVEC DES ARÊTES DE POISSON! Un autre avait confectionné une petite locomotive, etc., etc. Conclusion: il faut rendre le travail plaisant, il faut associer l'utile et l'agréable. Et il faut surtout abandonner, une fois pour toutes, le dogme de l'utilité de la souffrance.

Ah! si j'avais des livres! Si j'étais dans mon bureau, au milieu de mes paperasses et de mes documents. Je pourrais employer sainement ces heures exécrables. J'ai tant de projets en tête, jamais réalisés faute de loisirs! Et même en dehors du travail intellectuel, je me mettrais sans ennui à toute besogne qui demande de l'initiative, un peu de mouvement, qui présente de l'intérêt. Coller des éventails, coudre des sacs en toile, dédoubler de l'étoupe, etc.; tels sont les métiers de la prison. Ce n'est, je crois, que dans les Maisons Centrales ou de Réclusion que les détenus sont employés à des travaux plus importants et plus intelligents — et pas toujours.

Ces éventails multicolores que toute une population de prisonniers confectionne, sont garnis d'une réclame pour l'*Amer Picon*. Voilà bien la

moralisation gouvernementale ! Il est à noter que les trois quarts des détenus furent victimes de l'alcool, commirent leurs délits sous l'influence de l'ivresse ou eurent l'intelligence faussée par l'usage des spiritueux. L'Etat, en bon commerçant, cherche uniquement à réaliser des bénéfices. Il travaille, il fait travailler pour l'Amer Picon.

Je me demande ce que doivent penser (s'ils pensent !) les alcooliques que l'on moralise, au fond des geôles, en collant leurs éventails.

La Prison, c'est le Temple de l'Autorité. C'est la Tyrannie étroite, inflexible, continuelle. Voyez le règlement affiché dans chaque cellule : « Il est expressément défendu de chanter, de parler à haute voix ou de chercher à communiquer avec les autres détenus, soit d'une cellule à l'autre, soit aux promenoirs, soit pendant les allées et venues nécessitées par le service. Il est interdit d'appeler les gardiens à haute voix et de les déranger sans un motif sérieux. Les détenus appelés au parloir ou au greffe devront toujours s'y rendre avec célérité et en observant le plus grand silence. » Aussi, bien que nous soyions près de deux mille dans cet enfer, à certaines heures on n'entend pas le plus léger bruit.

(Lorsqu'il est puni et jeté au cachot (au *mitard,* disent les prisonniers) le détenu, n'ayant plus rien à perdre, chante alors à gorge déployée.

Mais à la Santé, les cellules de correction sont généralement « capitonnées » et éloignées du centre de la prison, afin que les autres prisonniers ne puissent rien entendre — et ne rien connaître des scènes de brutalité qui se produisent journellement,car le personnel use ou abuse de ses pouvoirs, sûr de l'impunité. Dans les prisons militaires, par contre, j'ai souvent entendu chanter des co-détenus. Rien de plus émouvant, lorsqu'on est soi-même relégué entre quatre murs, que d'entendre une voix mélodieuse s'élever tout à coup dans le silence... que de romances amoureuses, que de couplets sentimentaux, j'ai entendu chanter par des pauvres captifs, réagissant à leur façon contre l'ennui, encouragés du reste par leurs collègues qui les écoutaient religieusement. Si les chaouchs l'avaient su, ils auraient décerné une punition supplémentaire à ces malheureux, qui ne faisaient pourtant tort à personne !)

Deux fois par jour, le silence est rompu par la distribution des gamelles. Le guichet de la porte s'ouvre et se referme presque aussitôt. C'est à peine si on a le temps d'apercevoir le détenu chargé de remettre les rations et le gardien qui le suit pour ouvrir les guichets et surveiller le service.

Puis, c'est de nouveau le Silence, interrompu à de rares intervalles par le bruit d'un gardien qui fait sa ronde et qui passe en jetant un coup d'œil par l'ouverture qui permet de surveiller le détenu (cette ouverture, pratiquée dans la porte,

est recouverte extérieurement d'un petit couvercle, afin que le prisonnier ne puisse pas regarder au dehors).

La nuit, la ronde est plus bruyante. Le guichet s'ouvre brusquement et la lueur d'une lampe électrique est projetée sur le visage du dormeur — ce qui parfois est assez déplaisant.

On dira peut-être que le silence élève la pensée et qu'il oblige à la méditation? Cela serait vrai, s'il s'agissait de ce silence naturel et précieux que l'esprit impose de lui-même aux lèvres puériles. Il est des heures où il faut savoir se taire, certes, si l'on veut puiser aux sources merveilleuses de la pensée...

Rien n'est plus utile que de converser avec soi-même, d'interroger cette énigme : le Moi subjectif. Se taire et méditer, c'est tirer le profit maximum de nos expériences et de nos enseignements. Celui qui ne sait que jacasser et qui jamais ne se recueille est rarement un philosophe.

Mais le silence et la méditation du penseur ne peuvent être régis par une tyrannie extérieure, ne l'oublions pas! Il ne faut rien exagérer du reste. L'éternel taciturne ne se renouvellerait pas suffisamment, la source de ses sensations et de ses acquisitions serait vite tarie.

—

Dans un livre de Lombroso (qui a échappé l'autre jour, miraculeusement, à la vigilance de mon gardien, parmi un paquet de linge), je trouve les aveux suivants, dus à M. Prins, qui fut directeur des prisons belges. On voit que je n'exagère rien.

« Certes l'isolement volontaire est bien fait pour élever l'âme du poète qui, las des vulgarités mondaines, se réfugie dans les régions de l'idéal. Mais la solitude imposée au criminel, quel autre effet peut-elle produire que de l'abandonner au néant de ses pensées, à ses instincts les plus vils et d'abaisser encore son niveau moral?

« Ce qui a manqué à beaucoup de vagabonds, aux dévoyés ou aux corrompus qui peuplent les prisons, ce fut une ambiance, des exemples, une protection efficace, et peut-être aussi des affections.

« Est-ce qu'on apprend la sociabilité à l'homme en le confinant dans une cellule, tout à rebours de la vie sociale, en lui enlevant jusqu'à l'apparence d'une gymnastique morale, en réglant du matin au soir les plus petits incidents de sa journée, tous ses mouvements et même ses pensées?

« Et quand le corps et l'intelligence ont perdu leur élasticité, on lui ouvre la porte de la prison pour le lancer affaibli et désarmé dans la lutte pour l'existence! »

Venant d'un haut fonctionnaire de l'administration pénitentiaire, l'opinion mérite d'être sou-

lignée (1). Pourquoi donc, *puisqu'ils savent,* les tortionnaires légaux continuent-ils leur néfaste besogne?

L'ancien système de détention en commun a été fort critiqué, et à juste titre. De plus en plus, on s'attache à lui substituer le régime de l'isolement cellulaire. Pour légitimer celui-ci, on invoque les méfaits indéniables de la promiscuité des criminels. On proclame qu'il faut à tout prix empêcher les détenus de se pervertir mutuellement. Placés dans l'impossibilité de prononcer une seule parole, ils ne pourront s'initier les uns les autres aux secrets du vice, aux méthodes du crime.

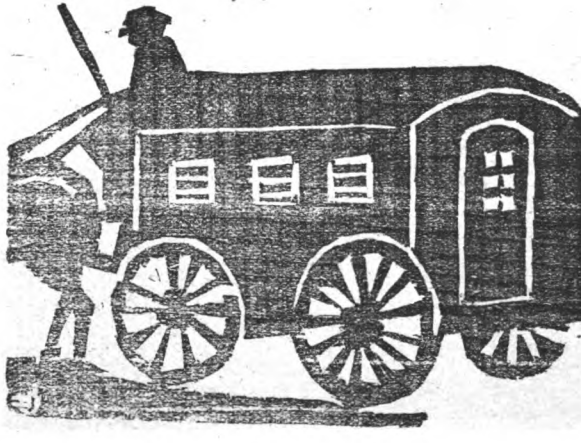
Ce sont précisément les seules choses qu'on n'empêchera jamais les prisonniers de se souffler aux oreilles, en cachette! Malgré les règlements, malgré le silence imposé, les prisons sont

(1) « Elle est donc (la prison) à la fois inefficace en tant que moyen d'intimidation et corruptrice par l'action qu'elle exerce sur l'individu qu'on lui livre. Si j'ajoute qu'au lieu de préserver la Société contre le crime, elle fabrique des criminels rejetés dans le corps social après une courte durée de séjour corrupteur entre ses murailles, je croirai avoir établi que le plus vulgaire bon sens conseille de la supprimer en tant que peine. » *La lutte contre le Crime*, p. 263, par J.-L. DE LANESSAN, ancien ministre.

« Le système cellulaire est une des aberrations du XIXe siècle. » Enrico FERRI, *Sociol. crimin.* p. 605.

d'admirables écoles de criminalité. Non seulement elles n'empêchent pas la corruption, mais en abrutissant le détenu elles le rendent faible devant les futures tentations du mal. Elles lui rendent plus familière l'idée du crime.

(A plusieurs reprises on a découvert que des crimes et des attentats avaient été combinés et préparés dans l'intérieur même des prisons! Mieux encore, on a trouvé dans une prison italienne (à Bergame) une fabrique de fausse monnaie fonctionnant parfaitement bien. Deux geôliers, qui furent incarcérés à leur tour, fournissaient la matière première et se chargeaient d'écouler au dehors les produits fabriqués par leurs



prisonniers. Cette anecdote peu banale montre à quel point la prison peut être une école de « moralisation » !)

Pour communiquer entre eux, les prisonniers ont besoin, on le devine, de ruser beaucoup. Ce sont, évidemment, les criminels les plus endurcis, (ceux qu'on appelle les *chevaux de retour*), qui connaissent mieux les détails de la vie pénitentiaire et parviennent à tricher plus aisément. Comme toujours, la brutalité du règlement manque donc doublement son but. Elle torture, très inutilement, le détenu novice et peut être honnête et curable, sans gêner les manœuvres habiles des véritables criminels.

Comment s'y prennent-ils? Ils utilisent le va et vient des promenades, car entre les murs de la cellule, on est annihilé. Chacun connaît la vieille méthode qui consiste à frapper dans le mur, on compte les coups, on rassemble les lettres. C'est long et c'est dangereux. Ces singuliers « esprits frappeurs » risquent d'attirer l'attention du gardien et de faire pleuvoir d'impitoyables punitions. Et puis, le voisin est un inconnu, on ne sait pas à qui on s'adresse et le plus souvent il ne daigne même pas répondre à des avances de ce genre, terrifié par le Règlement.

Lorsqu'un détenu touche à l'expiration de sa peine, c'est une bonne aubaine pour ceux des prévenus qui peuvent le charger d'une commission pour le dehors. « Tu iras à tel endroit. Tu diras ceci et cela ». O les pauvres commissions, les pitoyables recommandations de ce monde endolori ! Qui pénétrera jamais l'âme de la prison ! Ses angoisses, ses affollements, ses colères et ses sanglots...

La griserie qui saisit le *commissionnaire* à son arrivée à l'air libre, lui fait oublier — sauf dans des circonstances exceptionnelles — les promesses cent fois renouvelées la veille au compagnon d'infortune, qui est resté là-bas... C'est que la prison est un monde tellement spécial, tellement horrible. Quand on l'a quittée, de très violents efforts d'imagination sont nécessaires pour revoir ce qui s'y passe. Encore ne parvient-on jamais à vraiment revivre, de façon exacte, les moments de torture qu'on y traversa...

Au moment même où j'écris... Je suis cependant prisonnier... Eh bien ! ma plume ne parviendra jamais à traduire ce que je ressens. C'est impossible. Si je relis plus tard ces pages sombres, je sourirai peut-être et mon ricanement aura de la pitié pour le désemparé que je suis actuellement. Et pourtant, combien ces pages grises, combien ces descriptions banales sont éloignées de la réalité dont elles ont la prétention de fixer ici l'image !

Il faut punir : voià le dogme légal ! Réprimer, c'est torturer, c'est terroriser. Faut-il s'étonner de voir à travers le monde tant de gens aigris, violents, désabusés ? Sont-ils rares les humains privés de tout sens moral, de sentimentalité, d'idéalisme ? Dans une large mesure, les méthodes actuelles de répression sont responsables de cet état de choses. Gouvernants, juges, policiers, garde-chiourmes ne devraient pas l'ignorer.

La prison détraque l'individu, c'est incontestable. Donc, elle manque totalement au but que ses partisans prétendent lui faire atteindre. Elle rejette dans la circulation de pauvres êtres déformés et tarés qui seront, plus facilement que jamais, les recrues de la criminalité.

Deux prisonniers qui se croisaient l'autre jour dans un couloir ont échangé un salut amical. (Cela eut été impossible dans la plupart des prisons cellulaires. A Fresnes, par exemple, le condamné est tenu, quand il sort de sa cellule, à enfouir sa tête sous un capuchon, une *cagoule ;* il est ainsi méconnaissable, bien entendu.) Un gardien s'en aperçut et son indignation fut grande. Je me souviens de la conclusion qui résuma ses âpres remontrances et ses menaces bruyantes : « Ici, on ne se connaît plus, on ne doit plus se connaître, entendez-vous ! » Et cette phrase explique, mieux que mes descriptions, ce qu'est l'atmosphère psychologique de la prison.

—

C'est l'abolition complète de la personnalité. Tous vos liens avec la vie sont rompus. Il n'y aura plus pour vous de société, d'amis, de femme aimée — c'est la froideur et la solitude éternelles. Vous êtes le numéro *14-4* (ce qui signifie : 4° cellule de la 14° division). Toute manifestation intellectuelle est formellement interdite. Il faut « vivré » pendant des semaines et des mois sans se servir de son cerveau, sans donner cours à ses penchants les plus inoffensifs.

Quand un homme a été contraint, pendant plusieurs années, à vivre comme un automate, il a perdu l'aptitude de se comporter d'une façon raisonnable. Il rentre dans la vie comme un fou, comme un halluciné. Seule l'impulsivité va le guider.

L'initiative est rouillée. La volonté est impuissante. A la première occasion, il s'engagera à nouveau dans le « mauvais chemin ». Et c'est, en effet, un bien mauvais chemin, puisqu'il conduit... en prison ! !

D'autre part, il ne suffit pas d'éprouver à l'égard de la prison une invincible horreur. Ressentir cette répulsion, c'est avoir encore quelque chose d'humain, dans le cœur et dans l'esprit. C'est être encore capable de comprendre et de goûter la vie. Il n'est pas surprenant que certains de ceux qui sont passés par les géôles préfèrent ne pas se laisser reprendre vivants, quand la fatalité les met encore une fois

en contact avec la Force sociale. Préférer la mort à la prison, voilà qui stupéfie les moralistes en chambre... Et c'est pourtant bien compréhensible ! N'est-ce pas la preuve indéniable que la crainte de la prison est insuffisante souvent à contenir l'homme dans les bornes désignées par la morale régnante ? Vouloir et pouvoir sont choses différentes. Benjamin Franklin, cet homme vertueux entre tous, l'avait bien compris quand il disait : « Lorsqu'un homme est dans le besoin, ce n'est pas toujours chose aisée pour lui que d'agir honnêtement et, pour me servir ici d'un proverbe : *il est difficile qu'un sac vide se tienne debout !* » (1)

---

(1) Voici encore quelques opinions d'auteurs, qui ne sont pas considérés comme des " bandits "...

« La probité et la délicatesse sont deux vertus infiniment plus faciles à pratiquer quand on ne manque de rien, que lorsqu'on est dénué de tout. » Président MAGNAUD.

« L'Eglise, plus humaine, admet parfaitement que, non seulement on prenne dans le cas d'absolue nécessité, mais encore que, lorsqu'on voit un être humain dans cette situation, on enlève quelque chose aux riches pour le lui donner. » Edouard DRUMONT.

« Dans le cas d'extrême nécessité, toutes choses sont communes et celui qui se trouve dans une telle nécessité peut prendre ce dont il a besoin pour sa subsistance, quand il ne trouve personne qui veuille le lui donner. » SAINT-THOMAS.

L'histoire de nos sociétés établit nettement que la férocité des peines ne réalisa jamais la suppression des délits et des crimes. Pour faire régner entre les humains plus de fraternité et de justice, pour abolir les violences et les compétitions, il faudrait s'attaquer aux vraies causes de toutes les luttes et des harmonies sociales.

Punir ! La formule ancestrale est toujours obéie : « Œil pour œil ! Dent pour dent ! » — Tu as fait le mal ? Il faut donc que tu souffres, qu'une peine proportionnée à ton crime te soit appliquée.

Et nous sommes au siècle du déterminisme ! Les philosophes ont montré pourtant combien l'homme était souvent une chose frêle, que des influences multiples agitent en tous sens. On ne se demande même pas s'il est *utile* de punir un délinquant. On veut ignorer que cette punition — qui n'est qu'une vengeance — est incapable de modifier les conditions qui firent de l'homme un criminel. Le dogme de la responsabilité prévaut.

Je proteste quand je vois tourmenter inutilement un condamné. Je suis persuadé qu'on gagnerait beaucoup, au point de vue de la moralité générale, à rendre les pénalités moins cruelles, en diminuant la durée des séquestrations. Il ne s'ensuit nullement que la libération immédiate de tous les criminels soit désirable. Cer-

tains d'entre eux semblent pétris pour le crime. Ils sont inaptes à vivre une vie honnête et raisonnable. Encore une fois, ce n'est pas leur faute. Ces hommes furent des victimes. Mais ils feraient, à leur tour, d'autres victimes s'ils étaient laissés à la circulation. C'est une triste nécessité, je le reconnais; mais le fou, le détraqué et certains criminels doivent être mis dans l'impossibilité de nuire à leurs semblables. Un satyre, un apache sont peut-être intéressants. On trouverait sans doute pour atténuer leurs forfaits maintes explications. L'imputabilité de leurs actes doit être rejetée en grande partie sur leur première éducation, sur leurs fréquentations pernicieuses, sur l'alcoolisme, sur la misère, sur la vie mauvaise qui leur fut imposée. Au nom du déterminisme, je demande qu'il leur en soit tenu compte, qu'aucun châtiment ne leur soit infligé. Ce qui ne veut pas dire : il faut les laisser libres de renouveler des forfaits que leur volonté ne leur permet pas d'éviter. Il ne serait pas *humanitaire* de laisser ces criminels dans la circulation. En tant que malades, en tant que produits mauvais, ils ont, certes, droit à notre commisération. Mais pensons à leurs victimes, plaignons-les également. Et évitons qu'elles ne se multiplient.

Un jour viendra où l'humanité regardera la prison comme le souvenir d'un autre âge. D'un âge de barbarie. En attendant la venue de ce jour, ne nous croisons pas les bras. S'endormir dans l'absolutisme, c'est être un impuissant. Il

y a tant de besogne à faire, immédiatement ! Pour rendre impossibles, progressivement, tous les abus. Pour introduire, peu à peu, un peu plus de justice dans nos rapports, et un peu de paix dans nos âmes.

Et dans la lutte ininterrompue contre le Mal, contre l'Erreur, contre la Haine, ce serait un grand progrès que de rénover la justice. Ne plus frapper les victimes sociales avec violence. Ne plus distribuer des condamnations au hasard — tantôt par plaisir, tantôt avec aveuglement ou parti-pris (1). Nombreux sont les délinquants

---

(1) « Ce qui frappera surtout l'opinion publique, c'est la facilité et la rapidité quasi mécaniques avec lesquelles cette même magistrature, sans aucun délai et parfois en une seule minute, octroie plusieurs mois de prison à un pauvre diable trouvé sans ressources sur la route ou demandant un morceau de pain, alors que des escarpes de haut-vol, parce qu'ils peuvent, grâce à leurs escroqueries, s'offrir le concours des habiles de la parole et de la procédure, ont pu la tenir en haleine depuis quinze ans et se soustraire ensuite à ses foudres. »

C'est un Juge qui parle ainsi ! (Lettre du Président MAGNAUD au *Matin*, 16 mai 1902). Il s'agissait de la fameuse affaire Humbert-Crawford. Combien d'autres cas pourraient être cités, pour montrer que la Justice n'est féroce qu'à l'égard des faibles et qu'elle protège les puissants !

« La société traite toujours avec plus de civilité un voleur très riche qu'un honnête homme très pauvre. » Jean FINOT, *Progrès et Bonheur*, II, p. 125.

qu'un peu de bonté clairvoyante aurait pu sauver et qui, pour des peccadilles, furent précipités dans le gouffre... Vous ne les reconnaîtrez plus quand ils en sortiront — s'ils en sortent. Ils seront des êtres de perversion et de haine. Et le monstre continuera à demander des victimes. Et les cris d'horreur, et les supplications, et les râles d'agonie seront étouffés par les murs énormes. MM. les députés, MM. les gouvernants, MM. les juges continueront à ignorer que la rosée sanglante répandue par le glaive légal demeure sur la terre tragique, inféconde...

LIVRE VII

Des Griffonnages

Ex-libris **André LORULOT**

Philosophie

— A quoi sert la science ? disent les ignorants.

— La beauté est inutile ! proclament la sottise et la laideur.

Qu'importent ces blasphèmes ! La splendeur de l'art et du savoir n'en est pas diminuée.

***

On peut être laid et aimer la beauté, mais il est impossible, étant sot, d'aimer l'intelligence.

***

Nous connaissons les secrets de l'astronomie et beaucoup d'autres. Nous savons que la comète X passera devant le soleil dans 70 ans, 33 jours et 2 h. 15 minutes... mais nous ignorons si nous vivrons demain. Parce que notre déterminisme nous échappe.

Il est bien difficile d'admirer *intensivement* une Vérité sans tourner le dos à une autre.

***

Toutes les Doctrines furent belles, car elles ont toutes été jeunes.

***

« Vivre d'abord, philosopher ensuite ». Soit ! Mais... comment vivre ?

***

— Il faut vivre, il faut lutter ! me dit une voix mystérieuse, quand le désespoir est trop grand.

— A quoi bon ? De toute façon, ne serai-je pas vaincu, un jour où l'autre ?

— Lutte quand même ! Lutte jusqu'au bout, sans motif, sans espoir ! Lutte !

Homme orgueilleux, voilà ta *liberté*.

***

L'acte d'apprendre est quelquefois pénible. Constater que l'on sait est toujours réconfortant et doux.

***

— Alors, vous voulez vivre comme les bêtes ? objectent ceux auxquels on propose de renoncer aux plaisirs inférieurs que procurent l'alcool, le tabac, les ripailles... Ils ne soupçonnent pas l'existence des joies raffinées et élevées de la pensée. Loin de nous rapprocher de l'animal, nous nous en éloignons, ô étourdis !

***

Pour les neuf dixièmes de l'humanité « bien vivre » signifie « bien manger ».

***

Le Talion. — Si nous rendons coup pour coup, le mal se perpétue et nous devenons nous-mêmes des facteurs de violence.

Mais, d'autre part, si nous ne résistons pas aux méchants, ils auront le champ libre et nous serons leurs victimes.

Ni dans un cas ni dans l'autre, il ne faut espérer de solution collective. Le règne du mal semble, hélas ! inévitable, et c'est dans le seul domaine de la conscience individuelle que l'amour et la pratique du bien peuvent éclore.

♣

Il ne suffit pas de s'abstenir de faire le « mal » pour être un *homme de bien.*

Un ami véritable ne se contente pas de nous défendre contre nos ennemis, il doit aussi nous mettre en garde contre nous-même.

⁂

Au sein du plus grand bonheur, pensons aux chagrins qui s'élaborent.

Et dans les heures les plus sombres, gardons l'invincible espérance...

Il est prudent de ne jamais abandonner entièrement notre âme, cette fragilité, aux mouvements chaotiques de la vie.

*
* *

« Mange, bois, dors, accumule de la monnaie ! Chacun pour soi ! A-t-on besoin de liberté, de vérité, de justice ? Ne sois plus assez fou pour t'occuper des « affaires des autres ! »

Ainsi parle la sagesse étriquée qui, de nos jours, gouverne et qui nous poursuit, porteur de torches incertaines, de ses récriminations résignées.

*
* *

— J'ai des défauts et des qualités, c'est certain. Ne serait-ce que la qualité de me connaître des défauts et le défaut de me croire des qualités.

*
* *

Pourquoi attend-on le moment précis où nous cessons de suer pour nous mettre dans un *suaire* ?

***

La mort ne m'effraie pas. Je ne serai plus rien, mais je serai tout.

***

La Postérité ! Ce mot console de la mort.

Et pourtant, ô vaniteux, la postérité aussi doit finir... et le globe lui-même doit s'éparpiller bientôt.

***

Du quatrième étage, toutes les femmes qui passent dans la rue semblent jolies.

Regardons donc la vie de haut, de très haut.

***

L'habitude rend supportable ce que nous n'aimions pas.

L'habitude rend banal ce que nous avons adoré.

Dans la médiocrité, tout se nivelle.

***

Quelle est la meilleure attitude à opposer aux injures ? Celle du sourd. (Et je le suis, hélas.)

« Le moi est haïssable » (Pascal).

Par qui?

Par *toi*? — Quel cynisme!

Par *moi*? — Quelle incohérence!

⁂

L'amour sexuel l'emporte sur tout et chacun y consent. Mais nul n'admet, par contre, que les convictions philosophiques puissent passer avant les liens conventionnels de la famille.

⁂

Tout est utile: sans l'affreuse catastrophe de Pompéi, nous n'aurions que des renseignements bien vagues sur la vie des Romains... Pessimistes, faites-vous donc une raison!

⁂

— Hélas! c'est le pessimisme qui est conforme à la réalité.

— C'est peut-être un motif de plus pour essayer de rester optimiste...

⁂

Il n'y a qu'une *Vérité*. Mais il y a mille façons de la comprendre et cent mille de la dénaturer.

Quel contraste entre la première et la seconde partie de la vie! Les défauts de l'adolescence sont les qualités de la vieillesse. Trop ardents dans le jeune âge, nous devenons trop pessimistes avec le temps. Jamais d'équilibre!

⁂

Mauvaise tactique que celle des vaniteux.

S'ils cherchaient moins à briller et à attirer l'attention, on ne s'apercevrait pas aussi vite de leur nullité, de leur petitesse, de leurs défauts.

⁂

Impossible de dire une parole sensée sans faire cabrer les sots. Bon procédé pour les reconnaître.

⁂

Il est bon d'être assez fort pour *s'affirmer* en temps utile. Mais il est encore plus nécessaire de savoir *s'effacer* devant autrui, quand il le faut.

⁂

— A quoi servent la science, l'art, la philosophie? disent les ignorants. On pourrait très bien se passer de tout cela...

— Et les ignorants, à quoi servent-ils? C'est surtout d'eux qu'il serait facile de se passer!

— Qu'est-ce qu'une brute?

— C'est celui qui ne sait pas, dit le scientifique. — C'est celui qui ne pense pas, dit le philosophe. — C'est celui qui ne sent pas, dit l'artiste.

Séparément, ils ont tort. L'homme doit chercher à développer TOUTES SES FACULTÉS, intégralement.

***

Plus on est évolué et sensible, plus on souffre? Alors l'homme raffiné est plus malheureux que l'imbécile?

Si l'on me posait cette question, je répondrais par la suivante: Le cheval jouit-il mieux de l'existence que la tortue?

***

Une plaine légèrement accidentée et dont la verdure, prairies, bouquets d'arbres, est endormie sous le soleil de midi. Au loin, quelques maisons se serrent autour d'un tendre clocher. Et l'émouvante voix du bronze appelle de loin le voyageur qui arpente la route poussiéreuse...

C'est cela la vie! O poésie du clocher lointain, ô promesses de l'horizon; vous êtes le rêve, l'idéal, l'espérance. O misère de l'église déserte, ô hostilité du prêtre hargneux et de l'habitant méfiant; vous êtes la réalité triste. Il faut de l'éloignement, du recul, pour donner de la beauté aux choses. Et c'est pourquoi le bonheur...

Heureux les pauvres d'esprit, la sympathie universelle leur appartient!

Ne contredis personne, soit muet et souriant. Approuve indistinctement l'Erreur et la Vérité, mais ne t'avance pas trop, évite de te compromettre. Sois nul en tout et toujours. Ainsi tu ne connaîtras pas la haine, et tes amis seront légion. Heureux les pauvres d'esprit, la sympathie universelle leur appartient!

***

Un cabot aboie. Je passe sans m'occuper de lui. Il redouble et me suit de loin. D'autres quadrupèdes se joignent à lui et imitent son bruit. L'ami que je rencontre s'étonne de mon indifférence...

— Ne le vois-tu donc pas, lui dis-je: mon silence est plus pénible pour ce chien que le coup de pied dont je pourrais le gratifier? Sa gueule encolérée traduit le dépit qu'il éprouve. Crois-moi, ami, le silence et le dédain punissent mieux les méchants que la colère. Celle-ci nous met à leur niveau et ils s'en réjouissent, tandis qu'ils enragent de ne pouvoir troubler notre sérénité méprisante...

***

— Comment faire? On me dit qu'Untel est un monstre, une crapule, et lui prétend être un modèle de vertu? — Prenez le juste milieu. Ni crapule, ni ange: homme; et c'est assez dire.

« Ah ! si l'on connaissait l'avenir, comme on serait heureux ! » J'affirmerais plutôt le contraire. Si nous savions ce qui nous attend, si nous n'avions plus l'excitation de l'imprévu, si nous perdions la faculté d'imaginer et de colorer l'avenir à notre gré, tout courage nous abandonnerait et nous serions des vagabonds lassés qui, sur une route interminablement grise, s'asseoient...

***

Il est presque toujours dangereux de prêcher *contre le sentiment* à des inévolués. Voici le résultat : Ils réagissent contre les bons sentiments qu'ils jettent par dessus bord et ne conservent que les mauvais, par lesquels ils sont menés.

***

Un joueur disait : — Ne jouez jamais pour gagner, attendez-vous toujours, au contraire, à perdre. De cette façon, vous ne serez pas déçu et si, par hasard, la chance est pour vous, le plaisir n'en sera que plus vif.

Faites de même en ce qui concerne le grand jeu : la Vie.

***

Se conduire moralement, c'est concilier notre bien personnel avec le bien d'autrui.

Le train stoppe.

— Comme le voyage a été court, disent les amoureux, blottis dans un coin.

— Comme le voyage a été long, grommelle leur voisin, qui court à son rendez-vous.

— Comme le voyage a été banal, constate le mécanicien, en allant prendre un verre.

*
* *

Religion

Pascal dit : « Tout compte fait, je risque moins en croyant qu'en ne croyant pas ».

En partant de ce principe, il aurait dû adhérer à toutes les religions; pratiquer à la fois le bouddhisme, l'islamisme, le christianisme, le mosaïsme, etc. En suivant tous les cultes, il avait beaucoup plus de chances de tomber sur le vrai qu'en adorant un seul Dieu.

Plus l'on possède de billets de loterie, plus l'on augmente ses chances d'attraper le gros lot. Je m'étonne que le « logicien » Pascal n'ait pas songé à cela...

*
* *

« Nous avons des facultés spirituelles indépendantes de la matière, puisque nous évoquons dans le rêve des images éloignées ou inexistantes ».

Ainsi parlent les apôtres de l'âme *immatérielle*.

Une expérience fort curieuse serait à tenter, si elle n'était pas irréalisable. La voici :

Prenez un homme aveugle, sourd et muet, incapable d'avoir la moindre communication avec l'extérieur, ni par le toucher, ni par l'odorat... Cet homme pourra-t-il, par ses seules facultés psychiques (?) imaginer des choses et des gens qu'il ne connaît pas ? Sans base matérielle et sensorielle, sur quoi pourrait bâtir son esprit ?

S'il avait vraiment une « âme indépendante de la matière », notre infirme évoquerait et connaîtrait le mystère dont il est entouré... Il percevrait et il saurait, sans le secours des sens, sans l'intermédiaire de la matière...

***

— A bas les juifs ! Mort aux jésuites !

Les antagonistes furibonds qui poussent ces cris pourraient, s'ils étaient sages, les associer en un seul et combattre à la fois, les Juifs — tous ceux qui grugent et exploitent — et les Jésuites — tous ceux qui mentent et abrutissent.

***

Question indiscrète :

— Quel âge avait Adam et Eve, lorsqu'ils sortirent des mains créatrices de l'Eternel ?

— Dans quelle langue l'Eternel adressa-t-il

si souvent la parole à Adam, à Eve, à Abraham, etc. ?

— Répondez, philologues !

⁂

« Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » (*L'Evangile*).

Pensée très déterministe.

Mais, si les méchants sont irresponsables, pourquoi les représentants (?) du Christ brandissent-ils à leurs yeux l'épouvante grotesque de leurs enfers et de leurs purgatoires ?

⁂

Parmi les objections que les libres penseurs font aux religions, il en est une qui demande à être rectifiée. Pourquoi reprocher aux prêtres de ne pas fournir d'explications satisfaisantes aux énigmes de l'Univers ? Ce n'est pas leur ignorance qui est condamnable, mais leur prétention d'imposer des solutions grossières (bonnes, tout juste, pour les Hottentots) et de barrer la route, par leur dogmatisme, aux libres chercheurs et aux rêveurs féconds.

⁂

« Aimer les hommes, immoler l'erreur », demandait saint Augustin.

L'Eglise a fait tout le contraire : pour conserver l'erreur, elle a immolé les hommes !

Jésus avait dit (?) : « Tout ce qui n'est pas contre nous est pour nous ».

De cette formule tolérante, l'Eglise a fait un dogme sanguinaire : « Tout ce qui n'est pas avec nous est contre nous ».

***

« Un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science y ramène », rabâchent les Jésuites.

Je rectifie : « Un peu de science suffit aux affirmations et aux négations dogmatiques du croyant et de l'incroyant; beaucoup de science conduit à une philosophie prudente et à des conceptions larges, souples, tolérantes. »

***

Analysez une religion quelconque et vous trouverez : 10 % de préceptes moraux sérieux, vieux comme l'humanité (et jamais observés), 50 % de dogmes utiles aux prêtres et aux classes dirigeantes et 40 % d'âneries issues du cerveau des foules superstitieuses et des charlatans.

***

— Qu'importe d'être mal placé, quand le voyage est court! Or, la vie est un voyage de quelques minutes qui nous mène vers Dieu...

— Pourquoi, en ce cas, monsieur l'abbé prend-il les premières classes et se réserve-t-il un confortable coin?

Autrefois, pour punir les mécréants, on les condamnait, en Palestine, à rester sans sépulture. La punition ne gênait pas beaucoup les morts, mais, par contre, la décomposition des cadavres donnait la peste aux « bien pensants », qui mouraient à leur tour.

D'aucuns y voyaient une punition de Dieu. Comme si la bêtise ne portait pas sa punition en elle-même.

***

La religion est pour le fidèle un besoin de rêve, pour le prêtre un besoin d'argent.

***

Penser : souvent ; *Rêver* : quelquefois ; *Croire* : jamais !

***

La Guerre

Avant la Guerre. Tout en sucrant son absinthe, le patriote laissa tomber, dédaigneusement : — Après tout, ces Allemands, ça n'est jamais que des buveurs de bière !

***

Dans la guerre, l'humanité dépouille toute hypocrisie, elle se montre sans voiles — et c'est édifiant.

La guerre nous laissera quelques sujets typiques, tantôt ridicules, tantôt odieux :

Le travailleur versant son sang pour sa patrie. — La mère assistant souriante au départ de son enfant. — Le blessé demandant à retourner au feu. — Le poilu souffrant sur le *front* pendant que sa femme s'amuse sur le .... —Le prolétaire portant son unique pièce d'or à la Banque. — Le jusqu'auboutiste *descendant à la cave,* pendant l'alerte. Etc. etc.

⁂

« Que serons-nous demain, si nous n'avons plus de patrie? » interrogeait Blanqui.

Et que deviendra la patrie si nous ne sommes plus là? Vivons donc, un peu pour elle, beaucoup pour nous.

⁂

Jetez-vous du sixième étage en baragouinant des mots fiévreux : gloire, honneur, mort noble; on dira : « C'est un fou ! »

Allez, au contraire, tout seul, vous précipiter contre une muraille de baïonnettes « ennemies » et les sots, extasiés, célébreront votre fin héroïque.

C'est pourtant le même acte, au fond.

⁂

L'Anglais est patriote par mercantilisme; l'Allemand, par orgueil; le Russe, par supersti-

tion ; le Français et l'Italien, par gloriole.

Le patriotisme des Bondjos est basé sur un sentiment plus tangible : l'amour de la chair humaine.

⁂

— Ça ira mieux après la guerre. La prospérité générale sera plus grande.

Ainsi se consolent les peuples, aux jours sombres de la boucherie. O barbares, le pain trempé dans le sang humain devrait vous étouffer et non pas vous nourrir...

⁂

Marcher contre *l'ennemi* et tirer sur lui de peur d'être fusillé soi-même en cas de refus, voilà la gloire militaire.

⁂

« Vive le vin, l'amour et le tabac ! »

Il faut la mentalité d'un soudard pour oser comparer les joies délicates de l'amour aux relents de la vinasse et à la puanteur de la pipe. Il est vrai que, pour le soudard, « l'amour » se réduit à un geste bien animal.

⁂

— Morbleu ! on n'aime pas à mourir sans combattre...

— Ni même en combattant !

— Etre seul contre vingt et se tirer d'affaire, voilà de l'héroïsme !

— J'appellerai plutôt ça de la chance...

*
* *

Amour... amour !

Otez la vanité et la sensualité, que restera-t-il de l'amour vulgaire ?

*
**

Les femmes raffolent des militaires, comme les sauvages des étoffes criardes. Quel plus cruel reproche pourrait-on faire à ce beau sexe, que les féministes rêvent d'émanciper ?

*
**

— La gueuse ! Je ne sais « par quel bout la prendre » ! Ainsi parlent les maris mécontents.

Il va de soi que les femmes n'emploient jamais cette expression. Elles ne se heurtent pas à la même difficulté.

*
**

— C'est une jeune fille avec tache, dit-on en pinçant les lèvres.

— Et le questionneur, ingénu : — Une tache de quoi ?

— Le mariage ne doit être ni un coup de tête, ni un coup de cœur, ni un coup de bourse...

— Un coup de quoi, alors ?

***

Sur la prison

Aux divers moyens proposés par les philosophes pour éprouver les sentiments de nos amis, je me permets d'ajouter celui-ci (il est infaillible, mais pas à la portée de tout le monde) : Faites-vous emprisonner quelques mois. Vous me direz ensuite si votre cachot, à l'instar de la maison de Socrate, n'est pas trop vaste pour recevoir les amis qui vous seront demeurés fidèles !

***

J'écris à un ami : « Le lit (?) de ma cellule est tellement dur, qu'au début il me broyait les reins et me faisait beaucoup souffrir. Maintenant, je m'y habitue. Tous les lits que je trouverai plus tard me paraîtront délicats et moëlleux, je serai toujours bien couché, c'est un avantage ! Si mes bourreaux pouvaient fortifier mon âme autant que mes reins, je n'aurais pas complètement perdu mon temps en cet odieux séjour... »

***

Dans un livre de la bibliothèque pénitentiaire où il était question des *interpolations* de la Bible,

un lecteur zélé, mais ignare, a fait à la plume une rectification. Il a mis bravement: *interpellations!*

Et je pense au contrôleur qui a refusé de me remettre un livre de Lombroso, en disant: « C'est un auteur anarchiste!! ».

⁂

Les consolations du gardien-chef : — En somme, vous n'êtes pas si malheureux que ça. Il ne vous manque que la liberté...

Tu l'as dit, geôlier peu idéaliste: il ne me manque QUE cela!!

⁂

Un prisonnier avait gravé sur le mur du cachot: Prisonnier! Ne te décourage jamais, il y a une fin à tout.

Dans une heure de tristesse, j'ai ajouté: *Même à la vie...*

⁂

— Messieurs, je requiers la peine capitale contre ce criminel. Il doit être rayé du nombre des vivants. Au nom de la Société, je vous demande de le frapper...

Et, comme il demandait, pour la dixième fois, la vie de l'accusé, l'avocat général tomba lui-même: apoplexie foudroyante, sans que nul ait eu la peine de *requérir.*

Certains fakirs parviennent, en attendant le Nirvana, à se dompter au point de rester figés des jours entiers sans remuer, sans tressaillir...

Voilà l'idéal du prisonnier. Peut-être les jours paraîtraient-ils moins longs...

***

— Nous ne pouvons pas vous aimer, puisque vous voulez nous supprimer ! me dit le chaouch.

— Certes, nous voulons supprimer le sergent, mais non l'homme qui est en vous. Le jour de votre naissance, fûtes-vous sergent ou homme ?

***

Pour plaire à ses chefs, la chiourme actuelle, comme celle d'autrefois, deviendrait l'instrument des pires forfaits. Policiers, gendarmes, gardiens de prison, désireux de « garder votre place », à quoi ne consentiriez-vous pas — chiens couchants, chiens méchants !

***

La profession d'avocat est très chevaleresque. Chacun sait que ces messieurs sont les défenseurs de la veuve — quand elle est jolie — et de l'orphelin — quand il peut payer !

***

— Pour rien au monde je ne voudrais être gardien de prison.

— Oh! moi non plus!

L'interlocuteur qui m'approuve ainsi est... un gendarme!

« *On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.* »

⁂

A la visite médicale, avant tout examen, on demande au prisonnier malade: « Qu'avez-vous fait pour être ici? »

La valeur du traitement se mesure sans doute à la grandeur du forfait.

⁂

Combien de gens, par peur de la prison, abdiquent toute indépendance et se font, leur vie durant, esclaves ou laquais?

Je les appelle les Gribouille de la résignation.

⁂

— Qu'est-ce que le bonheur?

— C'est l'argent! — C'est le vin! — C'est l'amour! — C'est le luxe!

Seul, le prisonnier répond: — *C'est la liberté!*

Mais hélas, presque toujours, il ne s'agit que de la liberté... d'imiter les vicieux et les fous!

⁂

« Araignée du matin, chagrin ! Araignée du soir, espoir! »

Un prisonnier superstitieux écrasait avec colère les araignées qu'il rencontrait en se levant. Mais s'il en apercevait une dans la soirée, son regard devenait joyeux et il se gardait de lui faire aucun mal.

Je lui dis : si vous continuez à les exterminer le matin, la joie d'en voir apparaître le soir vous sera bientôt refusée...

***

Vous avez goûté à toutes les joies, vous avez connu toutes les satisfactions de l'esprit et du corps, vous avez épuisé toutes les voluptés, — mais vous ne connaissez rien si vous n'avez pas ressenti les transports du prisonnier qui retrouve la liberté.

***

Si j'avais la manie des épitaphes, je demanderais à dormir sous la présente : *Je fais ici ma plus longue détention — et c'est pourtant la moins pénible.*

***

« Définitions »

SOCIABILITÉ : forme la plus habile de l'amour de soi-même et de l'exploitation de son semblable.

FRATERNITÉ : mot créé à l'intention des électeurs. Ça se met principalement sur les murs.

RELIGION : essai de communication entre ce qui existe et... ce qui n'existe pas.

— Les religions sont des philosophies à l'usage de ceux qui ne peuvent s'élever jusqu'à la philosophie.

QU'EST-CE QU'UN PATRIOTE ? — C'est un homme qui est prêt à mourir pour défendre ce qui ne lui appartient pas.

C'est également un homme qui se croit obligé, pour prouver qu'il aime son pays, de haïr le pays des autres.

ACTE HEROÏQUE : tout acte qui peut être utile à n'importe qui, sauf à celui qui l'accomplit — et qui souvent n'est utile à personne.

LIBERTÉ : mot vague pour lequel les esclaves aiment à mourir.

LIBERTÉ : possibilité d'opprimer autrui.

LIBRE ARBITRE : possibilité de faire tout ce que la Nature et nos propres dispositions ne nous interdisent pas.

HOMME : il y en a deux sortes : ceux qui nous embêtent et ceux qui nous subissent.

HOMME : expèce de singe qui croit aux dieux et qui les copie, sans cesser d'être une bête.

AMOUR : morceau de sucre que nous tend une main mystérieuse pour nous aider à avaler le breuvage amer de la vie.

AMOUR : comme la Fraternité, s'étale sur les murs, mais sous une forme moins officielle. (Voir plus haut le chapitre des « Palimpsestes »...).

FEMME DE MAUVAISE VIE : ainsi nommée parce qu'elle s'offre tous les plaisirs qui constituent pour l'homme vulgaire la « bonne vie ».

BONHEUR : le vrai bonheur ? C'est de ne plus croire au bonheur.

SAGESSE : Inépuisable capital à l'usage des jeunes filles vierges, des hypocrites adroits et des vieillards impuissants.

PROGRÈS SOCIAL : le marchand de marrons, c'est la société. Celui qui les chipe, c'est l'utopiste. Et celui qui les mange, c'est le politicien.

EGOÏSTE : celui qui ne veut pas être notre dupe.

INDIVIDUALISTE : première manière : — Que ne puis-je asservir mes semblables ! (Ça, c'est le bourgeois). — Deuxième manière : Si mes contemporains voulaient seulement me f... la paix ! (Celui-ci, c'est le philosophe). —

Qu'est-ce donc qu'une DÉFINITION ? — C'est le jeu auquel se livre l'esprit humain, tournant comme un chat rageur autour de friandises inaccessibles.

La propagande Burlesque. — A la sortie d'une conférence :

— Oh ! l'anarchie, je sais ce que c'est. Je l'ai, dans une brochure, une brochure grande comme ça !

Et comme le geste était ample, un ami de s'exclamer, moqueur :

— Un *in-folio* ?

— Non, monsieur ! C'est une brochure !

***

A la tribune, un curé « socialiste » cite, de Léon XIII, la démocratique *encyclique*.

Un prolo, mécontent : — Ne parlez pas toujours de l'*an... cienne clique !* Car la nouvelle ne vaut pas mieux !

***

— « En dehors ! » Fière devise pour un individualiste !

— Elle peut également convenir, de façon parfaite, à un malthusien !

***

Le Peuple. — *L'agent* : battez votre femme chez vous, tant que vous voudrez, mais pas dans la rue !!

***

— Oui, mon enfant, tu es venu au monde dans un chou !

— Maman... l'anarchiste du rez-de-chaussée m'a dit que c'était d'une betterave que j'étais sorti ?

— C'est un malhonnête et un fou ; je te défends de lui parler !

LES CRITIQUES JOYEUSES. — Beaucoup de gens parlent des « lieux qui les ont vu naître ». Ils se fâcheraient pourtant si vous vous avisiez de dire qu'ils sont nés dans les lieux.

COQUILLES.

Dans un article où je disais : Nous autres *anticrates*, les typos ont imprimé *autocrates*. Passez-moi l'autocrate !

J'ai vu dans un journal libertaire cette perle : deux idées qui hurlent d'être *accroupies* ensemble. C'était, sans doute, des idées obscènes...

***

Idées Sociales

J'étais épris d'absolue perfection... Mais il m'a fallu reconnaître, sans aucun enthousiasme, que nous ne pouvons mieux faire que choisir entre des solutions plus ou moins imparfaites, accepter des compromis peu esthétiques et consentir à des concessions aussi déplaisantes qu'inévitables.

***

— Individu, tu ne dois pas te faire justice toi-même ! Seule la Société a ce droit...

— Pourquoi ? Est-ce en vertu du nombre ?

Adroit subterfuge ! Quelques-uns font le mal au nom du *nombre* et ils prétendent que le *mal* est un *bien*...

S'il n'y a pas d'Autorité, chacun est porté à abuser de sa propre force contre autrui.

S'il y a une Autorité, ceux qui la représentent ne manquent pas de mal user de la force qu'elle leur confère.

Comment sortir d'un cercle aussi vicieux?

⁂

Mon anarchisme était fait de deux sentiments: un profond mépris de ceux qui gouvernent; une espérance naïve de les voir disparaître à jamais.

J'ai abandonné, hélas! cette utopique espérance. Mais le mépris, je l'ai gardé, assaisonné de mélancolie...

⁂

« Comme on fait son lit, on se couche ». Comment feriez-vous, bedonnants moralistes, si vous n'aviez ni draps, ni couvertures, ni matelas?

⁂

— Votre morale est fort belle, mais comment la pratiquer? Comment vivre en notre société sans être *écrasé* ou *écraseur*? Comment être généreux et bon sans devenir une victime?

— Si vous ne voulez être ni un *agneau,* ni un *tigre,* soyez un OURS, cher ami! Voilà la solution philosophique, vivez le plus loin possible de la sanglante arène sociale...

⁂

— Quelle différence y a-t-il entre un honnête homme et un brigand?

— C'est que le premier a grand peur des gendarmes!

⁂

« A titre de prime, chaque consommateur emportera son verre ».

— Pour la première fois, ma femme ne me reprochera pas de rentrer saoûl... Je lui rapporte neuf verres pour garnir son buffet!

⁂

— Citoyens! La force est la seule accoucheuse des sociétés!

— C'est pourquoi, sans doute, les révolutions n'ont guère produit que des avortons?

⁂

Pour croire à la Société Future, il faut mépriser les classes dirigeantes et aimer les classes dirigées. La première chose est aisée, mais la seconde, hélas, ne l'est guère.

⁂

« Tu peux tuer cet homme avec tranquillité! » Que de crimes ont été légitimés avec cette odieuse boutade!

Il est toujours possible à un gredin de tranquilliser sa « conscience ».

Quand on préférera ronger son pain *sec* en liberté plutôt que de faire bombance dans l'esclavage, la tyrannie pourra disparaître, et la question sociale sera résolue.

⁂

La plupart de ceux auxquels on attribue élogieusement un « bon caractère » sont dénués d'énergie morale. En ce cas, mieux vaut passer pour un « mauvais » caractère et être une individualité moins malléable.

⁂

La cruauté des despotes crée les révolutions, comme la cupidité du déboisement appelle l'inondation.

La révolte est belle, comme la foudre, comme le feu, la tempête, l'avalanche. Elle bouleverse, détruit, ravage... mais elle n'édifie rien. Sur la place nettoyée, la laideur humaine se hâte de refleurir, préparant de futures — et inutiles — calamités.

⁂

Méfions-nous du fanatisme. Des êtres les plus vertueux et les plus sages, il fait des coquins et des fous.

⁂

Si tu veux goûter à la vie intellectuelle, hâte-toi de sortir de la foule — de toutes les foules.

— Je ne veux m'occuper que de moi, dit Jacques. — Je n'ai pas le temps de songer à autrui, dit Jean. Et chaque égoïste œuvre à son bonheur propre.

— Je veux veiller sur ton bonheur, dit Paul à Pierre, qui lui répond : — Et moi, je veux veiller sur le tien.

Les vrais amis trouvent ainsi, en plus du bonheur strict de Jacques et de Jean, une satisfaction noble et supérieure, un bonheur décuplé.

Voilà la morale expliquée, sans dogme et sans Croquemitaine.

⁂

Jadis, en Italie, l'impôt des portes et fenêtres était calculé d'après la grandeur des ouvertures. Et pour moins payer, on faisait des fenêtres minuscules.

De nos jours, l'impôt ne tient plus compte de la grandeur des fenêtres, mais l'habitant routinier des campagnes continue à vivre dans la puanteur et l'obscurité : « Nos pères faisaient ainsi », dit-il.

Voilà qui peint, de façon parfaite, notre routinière humanité.

⁂

Labor omnia vincit improbus (Un travail acharné vient à bout de tout).

— C'est vrai, répondit l'ouvrier mineur ; il vient même à bout du travailleur.

Il y a deux catégories de révolutionnaires : ceux qui ne veulent pas souffrir ; ceux qui ne veulent pas voir ou faire souffrir.

Mécontents égoïstes et mécontents altruistes.

Ça n'a l'air de rien cette différence...

***

Il y a des gens qui sont « révolutionnaires » parce qu'ils sont combattifs et aiment le vacarme et la lutte.

Il y en a d'autres qui sont « anarchistes » parce qu'ils détestent toute violence et aiment ardemment la paix et l'harmonie.

O tromperie des étiquettes...

***

Toute dupe est un incapable. Mais tout fourbe est, au fond, un impuissant. Ne soyons ni l'un, ni l'autre.

***

« Quand vous vous indignez contre quelque vieux préjugé absurde, songez qu'il est le compagnon de route de l'humanité depuis dix mille ans peut-être (*raison de plus pour m'indigner !*) qu'on s'est appuyé sur lui dans les mauvais chemins (*où ledit préjugé nous avait lui-même entraîné*), qu'il a été l'occasion de bien des joies (*et de maux innombrables*), qu'il a vécu pour ainsi dire de la vie humaine (*en l'enlaidissant et en retardant le progrès*) ». — GUYAU.

« Que pensera-t-on de moi ? »

Que de lâchetés, de sottises et de crimes ont été et sont encore engendrés par cette préoccupation ! Dans un société ignorante et égoïste, l'opinion publique ne peut que jouer un rôle néfaste.

⁂

Si vous désirez ne pas trop souffrir, ayez toujours quelques illusions de rechange.

⁂

Les anarchistes n'ont pas compris que, s'il est à la portée de tous les hommes de se livrer à leurs appétits, par contre, il en est bien peu qui ont la force de les réfréner.

⁂

Les révolutionnaires disent qu'il est utile de frapper les tyrans. « Ça les fait réfléchir et ils deviennent moins féroces ».

Les autocrates disent, de leur côté, qu'il faut mâter les peuples et les mener rondement, pour les obliger à respecter l'ordre.

...Depuis des milliers d'années, ces deux méthodes sont employées concuremment, et il existe toujours, hélas, des gouvernants brutaux, et il se produit sans cesse de violentes révolutions.

Mais le troupeau stupide continue à subir les uns et reste incapable de tirer aucun profit des autres.

Extraits du vocabulaire de la mère Opinion, dame très publique :

— Je n'ai jamais entendu dire que...

— Personne n'a jamais fait ceci...

— Ça a toujours été et ça sera toujours.

— C'est un original, il n'est pas comme tout le monde.

— Ah ! si chacun faisait comme moi !...

Etc..., etc.

⁂

Le père de famille brise un bibelot : — Bah ! ça sera ça de moins à déménager.

Le même accident arrive le lendemain à un gosse, on l'accable d'injures et de coups.

⁂

Nous n'avons pas le droit d'esquiver nos devoirs... mais nous avons le devoir d'exercer nos droits !

⁂

« Il faut que tout le monde vive ! »

Et chacun ajoute mentalement : « Surtout moi ! »

⁂

J'avoue que l'individu est peu de chose. Mais ce n'est pas le grandir et le fortifier que l'incorporer à la foule.

Pour s'affranchir, l'humanité a beaucoup à apprendre — et d avantage à désapprendre.

***

Vouloir précipiter le progrès, c'est s'exposer à le retarder. Vouloir lui barrer le chemin, c'est fréquemment l'aider à se développer. O bizarreries de l'évolution sociale...

***

Deux formules inexactes : *Seul l'individu compte. — Seule la société compte.*

Une formule vraie : *Tous les individus comptent...* s'ils le peuvent.

***

La tradition ? Une tyrannie.
L'idéal ? Un mirage.
Le *statu quo* ? Une mort lente.
A tout prendre donc, en avant !

***

Tout est Bien, tout est Mal...

Voler plutôt que se laisser mourir de faim, est bien. Mais il est mal de dépouiller autrui.

Plaire à la femme aimée, est bien. Mais il est mal de faire souffrir le rival que nous éclipsons.

Travailler à accroître son aisance est bien. Mais on n'est jamais certain, en le faisant, de ne

pas nuire à quelqu'un, indirectement. Et cela est mal.

Prenons les hypothèses contraires :

Le voleur reste honnête, c'est bien. Mais il succombe sous les privations et meurt, ce qui est mal.

Je laisse le champ libre à un rival, c'est bien. Mais je souffre moi-même atrocement, je me fais mal.

Et ainsi de suite. Comment sortir du labyrinthe social, comment résoudre l'énigme de la vie en communauté ?

***

— Avez-vous déjà été condamné ? — Oh ! oui, neuf fois ! me dit un co-détenu.

Mais il ajoute :... Ce fut toujours pour ivresse. Ce n'est pas déshonorant, n'est-ce pas ?

J'ai répondu... par un haussement d'épaules.

***

J'ai cru que la violence consciente pouvait être morale et noble. Nombreux sont les faits qui se sont chargés de me détromper...

***

Si mes pensées te paraissent un peu trop sombres, un peu trop pessimistes, ami lecteur viens occuper ici ma cellule. Tu verras qu'elle constitue un excellent « observatoire » de l'humanité.

Mais on peut, provisoirement perdre sa gaieté sans laisser diminuer sa fermeté morale et sa conscience.

C'est ce que je te souhaite, en terminant.

A la Santé

A mes amis Léon et Madeleine Bouchet, ce griffonnage sans prétention, très affectueusement. A. L.

D'épais murs au faîte élevé,
Le soleil n'y pénètre pas,
Pour réchauffer nos membres las.
Tout est d'un sinistre achevé,
A la Santé ;
Privés d'air et de liberté,
Nous gémissons là par centaines,
Aussi les jours et les semaines
Me semblent une éternité,
A la Santé !

Le pauvre être désespéré
S'affole, pleure et s'exaspère,
On étouffe en cette atmosphère.
Tout vivant l'on est enterré,
A la Santé ;

Courbés devant l'autorité,
Vil, stupide et lâche troupeau,
Nous languissons dans ce tombeau,
Au nom de Dame... Humanité,
A la Santé !

Tel un homme domestiqué,
On s'y mord les poings d'impuissance,
Dans la nuit et dans le silence,
On rugit comme un détraqué,
A la Santé ;
Et la pensée, en vérité,
Vers ceux que l'on aime voyage,
Malgré les barreaux de la cage
Et brave la captivité,
A la Santé.

Après avoir violenté,
En leur chair autant qu'en leur âme,
Ceux que la Société blâme,
Pouvez-vous parler d'équité,
A la Santé ?
Ah ! je te comprends, révolté,
Qui te meurs en cette géhenne,
Ton cœur est tout gonflé de haine
Contre cette inique cité !
A la Santé !

Pour conclure...

Que votre amour de la vie soit l'amour de vos plus hautes espérances et que votre plus haute espérance soit la plus haute pensée de la vie. F. NIETSZCHE

O lecteur ! Je te souhaite, du fond du cœur, de ne faire jamais connaissance avec la laideur des géôles. Qui que tu sois, riche ou pauvre, jeune ou vieux, tu es heureux ou tu peux l'être, si tu es *libre,* si tu sais apprécier et goûter l'ineffable volupté des jours qui passent... Pour l'être sain, la liberté est un *bien* immense, un bien que nous devons conserver à tout prix.

Mais il existe un *bien* plus grand encore, plus précieux, plus noblement chéri par le penseur. C'est le droit d'épanouir son cerveau, le droit de lutter pour l'affranchissement des esprits, le droit de s'inscrire contre les préjugés, les dogmes, les tyrannies. En notre monde d'iniquité, la Pensée libre est encore trop souvent poursuivie ; l'homme indépendant, le pionnier sont bafoués, calomniés, persécutés.

Qu'importe ! Nous avons subi des outrages, nous en subirons encore... Notre foi nous a soutenu. Aux heures les plus amères, l'Idée est le meilleur des réconforts. Nous savons que nos souffrances sont imméritées et nous n'éprouvons aucune humiliation à entendre les lourds verroux se refermer sur nous. Bien au contraire.

Qu'on me permette de le dire : j'ai tiré un profit moral indéniable de mes séjours en ces lieux lugubres. Mes convictions ont peut-être perdu un peu de leur violence d'expression, mais combien elles se sont enracinées jusqu'au plus profond de moi-même !

Jamais je n'avais autant travaillé qu'ici ! J'ai lu des centaines de livres, noirci des cahiers entiers de notes... Il a fallu que je sois prisonnier pour trouver le temps de m'instruire, d'étudier, de piocher !

Et je tiens à le déclarer : mes détentions successives (1907, 1908, 1913, 1915), subies au régime politique ou au régime de droit commun, bien qu'elles aient ruiné ma santé et constitué pour ceux qui me sont chers et pour moi-même de très douloureuses épreuves, je déclare, dis-je, que ces détentions n'ont pas été « inutiles » pour moi.

Pourquoi ? Parce que j'ai fait tout mon possible pour utiliser les loisirs forcés qui m'étaient imposés. Dans la mesure où une administration pénitentiaire stupide et tracassière me l'a permis, j'ai fait venir des livres... Souvent, je lisais sans comprendre, l'âme absente, songeant aux êtres aimés, au passé regretté. Mais, souvent,

je suis parvenu à oublier. J'ai oublié la prison, la souffrance, la vie horrible, j'ai tout oublié, en communiant par la pensée avec un savant, un moraliste, un philosophe, un historien. C'est en ces murs hideux que j'ai appris à aimer vraiment les grands bienfaiteurs de l'humanité, tous ceux qui ont consacré leurs facultés à l'élévation intellectuelle et morale de leurs semblables.

Toi qui me lis, ne l'oublie jamais : c'est par la vie de l'esprit que nous pouvons nous consoler de tout. La science est le souverain baume. Elle nous donne la sérénité qui nous manque, elle augmente nos forces, elle élève la pensée et elle permet, parfois, d'espérer...

Livres aimés, feuillets souvent parcourus, vous ne m'avez jamais trompé, vous ne m'avez jamais fait défaut !

***

Et je répète avec Pellico : « *Même dans les misères d'une prison, quand on pense que les vrais biens sont dans la conscience et non dans les objets extérieurs, on peut avec plaisir sentir la vie.* »

C'est par ces paroles de l'illustre enfermé que je veux terminer. Vis dignement ta vie, ami lecteur. Sois juste, courageux, utile et indépendant. Et si l'iniquité te frappe, ne tremble pas, ne t'humilie pas ; reste ferme devant les tourmenteurs, sans vantardises et sans provoca-

tions puériles. N'aie pas même de la haine pour eux, car ce sont des ignorants. Ils sont à plaindre. Leur vie est plus grise et moins enviable que la tienne, ô prisonnier, si ton cerveau est peuplé d'idées généreuses et de riches espérances...

ANDRÉ LORULOT

Table des Matières

AVANT-PROPOS . . . . page 9

Livre I : PÉRIPÉTIES . . . . . — 11

II : VOYAGE AUTOUR DE MA CELLULE . . . . . — 37

III : PSYCHOLOGIES ET ANECDOTES . . . . . — 67

IV : LES PALIMPSESTES . . — 85

V : ENCORE DES ANECDOTES — 101

VI : L'INUTILE FÉROCITÉ DE LA PRISON . . . . . — 121

VII : DES GRIFFONNAGES . . — 155

A LA SANTÉ (Poésie) . . — 193

POUR CONCLURE . . . — 195

L'IMPRESSION DU PRÉSENT LIVRE
A ÉTÉ TERMINÉE
PAR ANDRÉ LORULOT
LE VENDREDI 28 AVRIL 1922.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Labadie

HV
5653
L3
A3

UNIV. OF
MICH.
LIBRARY

L'Idée Libre

REVUE MENSUELLE

éduque socialement,
cultive la nature humaine,
sème des idées,
passionne et instruit.

POUR 8 FRANCS, ABONNEZ-VOUS!

Demandez nos tracts, brochures, cartes postales, papillons, et vous deviendrez notre propagandiste enthousiaste.

Editions »Idée Libre», Conflans-Honorine (Seine & Oise)